



Recueil du concours de nouvelles de l'UFR SoCLE

Thème : Chercher

Édition 2025

Sommaire

Préface	4
Allemand	
Composition du jury	3
Prix de poésie : « Gegen den Strom schwimmen », Amira Belkheir	
Prix de l'originalité : « Die Trauer », Aude Sibuet	
Prix pour la profondeur de ses personnages : « Der Tanz der schönen Tagen », Daniel Ngueki	
Anglais	
Composition du jury	21
Premier prix : « Memory Meanders », Alice Civario	
Deuxième prix : « Don't judge a book by its cover », Karine Drexler	
Troisième prix : « The cactus' eyes », Lylou Chaffoin	35
Espagnol	
Composition du jury	41
Premier prix : « Llamada de auxilio », Moisés García Álvarez	43
Deuxième prix : « Nadie se salva », Madeleine Moser	49
Troisième prix « La arcilla que rodea el mi corazón », Safa Laatyaoui	53
Italien	
Composition du jury	71
Premier prix ex aequo : « La porta magica del passato », Essmahane Messaudene Asktratni	
Premier prix ex aequo : « Sulle nuvole », Toni Rosso	
Prix voyage à la découverte du pays : « Ribaltamento », Marie-Anne Bucci	
Russe	
Composition du jury	85
Premier prix : « Слышу тебя сердцем », Yuliia Bychkova	
Deuxième prix : « Последний день рождения », Anna Tovmasyan	
Troisième prix : « Вечное счастье », Lilou Bouchard	97

Préface

Cette année le Concours de nouvelles atteint sa huitième édition et, comme cela arrive depuis sa création, sa réalisation a permis aux étudiant.e.s de l'UFR SoCLE de se réunir autour d'un projet littéraire collectif, devenant ainsi, une fois de plus, un moment privilégié pour savourer l'élan littéraire et créatif de quelques belles plumes. La qualité des nouvelles et la passion pour l'écriture que tous les participant.e.s ont montrées, ont enchantés les différents jurys, nous révélant que des écrivains à part entière se cachent parmi nos étudiant.e.s.

Le thème proposé pour l'édition 2025 est un thème cher à tous, formulé à travers un verbe à la fois très simple et intense : 'chercher'. C'est un thème riche et multiforme qui traverse les pages des œuvres littéraires de tous les siècles et qui se décline sous de multiples formes. En passant de la quête d'un objet tangible ou d'une personne réelle à la quête intérieure – c'est-à-dire l'exploration de soi et de ses sentiments – jusqu'à examiner le désir de connaissance et la réflexion sur le sens de la vie. Toute matrice de la recherche était susceptible de devenir matière pour la narration : la dimension spirituelle, la dimension onirique mais aussi les voyages d'explorations, l'analyse psychologique et introspective des individus à la recherche de leur identité, pour ne mentionner que quelques exemples. En effet, c'est un sujet qui a permis aux étudiant.e.s d'explorer la condition humaine dans toute sa complexité, en montrant comment chaque quête est un voyage qui transforme. Même en restant dans la même pièce, ce voyage et ce questionnement peuvent amener très loin, il suffit d'avoir un esprit curieux et l'envie de s'interroger, il suffit d'avoir des bons livres. En tout cas, la quête est une aventure vers des nouveaux horizons : les protagonistes des nouvelles rédigées cette année entreprennent des voyages, réels ou métaphoriques, qui les confrontent souvent à des défis et à des dangers, mais qui les conduisent aussi à une découverte, à un épanouissement personnel ou à une transformation collective. Les nouvelles qui composent ce recueil permettent ainsi un voyage à travers les diverses façons de chercher. Chaque auteur.e, à sa manière, nous emmène dans des mondes où les personnages sont animés par une quête et ces histoires nous montrent que chercher, c'est souvent plus qu'un simple désir d'acquiescer des réponses : c'est un acte qui façonne et transforme. En définitive, ce thème a interpellé tout.e.s les participant.e.s au concours qui ont dû chercher, dans leur répertoire d'expériences personnelles ou dans leur imagination, un élément qui éveillait leur désir de connaissance et de changement. C'est avec plaisir que

nous vous invitons ainsi à découvrir ces récits, à suivre les personnages dans leurs recherches et à réfléchir à vos propres quêtes.

En saluant les lauréat.e.s de la huitième édition, nous souhaitons remercier tout.e.s ceux qui nous ont épaulés et aidés toujours avec un grand sourire et une grande et précision, et cela malgré des emplois du temps très denses.

Pour commencer un grand merci à Julie Darnand, toujours prête à nous renseigner, accompagner et à partager son expérience par rapport à ce concours qu'elle connaît très bien. Nous adressons ensuite un merci très chaleureux aux coordinateurs de chaque langue qui ont adhéré à cette édition, avec enthousiasme et force de proposition, en sachant mobiliser les collègues pour constituer des jurys dynamiques ainsi que suivre les étapes du concours avec nous (merci à Laurence Abel-Garino, Laure Thibonnier, Chloé Giroud, Nemola Chiara Zecca, David D. Reitsman) et merci à toutes et tous les collègues qui ont consacré un peu de leur temps à lire, sélectionner et discuter des nouvelles au sein de différents jurys (merci à Simon Albertino, Léa Barril, Claire Beaumier, David Crémaux-Bouche, Francesca Bonaccorsi, Cristina Breuil, Vincent Bucher, Corentin Caux, Sibylle Doucet, Catline Dzelebdzic, Lauren Fabrizio, Myriam Geiser, Chloé Giroud, Grigory Kunichkin, Camille Marion, Natasha Rimasson-Fertin, Noemi Magerand, Costanza Rapa, Victoria Robert, Dorian Sifaoui, Mariana Dominguez-Villaverde)

Sans l'aide, les compétences et l'esprit d'équipe de tous ces collègues, ce concours n'aurait sans doute eu lieu. Le concours est toujours une belle réussite collective, une manière de nous rappeler que nous aimons "chercher" à réaliser de beaux projets communs.

Pour finir : un merci à tou.te.s les étudiant.e.s et nos félicitations à tou.te.s les participants. Vos nouvelles nous ont intrigués, questionnés, invité au voyage, lancés à la quête dans plusieurs directions. Nous vous souhaitons de continuer avec autant d'élégance, poésie et adresse votre chemin avec les langues et la littérature.

Mara Capraro et Emanuela Nanni

Allemand

Composition du jury

Natacha Rimasson-Fertin, professeure des Universités en Etudes germaniques

Myriam Geiser, maîtresse de conférences en Etudes germaniques

Claire Beaumier, ATER en Etudes germaniques

David D. Reitsam, maître de conférences en Etudes germaniques

Coordinateur pour l'édition 2025 du Concours de Nouvelles :

David D. Reitsam

Gegen den Strom schwimmen

Amira Belkheir

„Clara, um Himmels Willen! Was machst du hier ganz allein im Dunkeln, mitten im Schwarzwald? Hast du keine Angst vor den Stimmen der Geister, die hier umherwandern? Man sagt, dieser geheimnisvolle Wald sei voller verlorener Seelen“, fragte Alex besorgt.

„Die Stimmen? Sie verfolgen mich überall, egal wohin ich gehe. Manchmal frage ich mich, ob sie mich lieben, weil sie nie aufhören, mich zu verfolgen – wie ein hoffnungsloser Liebender.“ Clara lächelte bitter, dann sagte sie mit ruhiger Stimme:

„Ich genieße diesen Moment, um dem schönen Gesang der Nachtigall zuzuhören, der tief im Wald widerhallt. Sie ist meine Gesellschaft in der Dunkelheit meiner Nacht. Die Nachtigall wird auch ‚**Vogel der Nacht**‘ genannt. Sie ist eine Künstlerin, die mich inspiriert hat, diese Verse zu schreiben:

In meinem dunklen Wald

lausche ich diesem melodischen Lied.

Es ist die Hoffnung mit reiner Stimme,

die dieser finsternen Nacht trotzt.

Eine Nachtigall, die ihre Weise vollendet –

es ist wahrlich ihr heiliges Ritual.

Eine Melodie, unaufhörlich gesungen,

die mich mit Freude erfüllt.

Geduldig warte ich auf den Moment,

in dem sie mir den Frühling ankündigt.“

„Die Nachtigall ist wie du, Clara“, sagte Alex bewundernd. „Sie singt gegen die Dunkelheit an und bringt Hoffnung.“

„Die Natur ist voller Wunder, die mich inspirieren – sie helfen mir, schöne Bilder zu malen und tiefsinnige G¹edichte zu schreiben. Victor Hugo hatte recht, als er sagte: **„Es ist traurig, dass die Natur spricht, aber die Menschen nicht zuhören.“** Aber ich höre ihr zu.

¹ Es handelt sich um eine seltene Verwendung des Wortes „Weise“, das hier im Sinn einer kurzen, einfachen Melodie verwendet wird (Anmerkung der Herausgeber).

Ich liebe es, draußen zu sein, der Natur zuzuhören und Trost in ihren Liedern zu finden. Besonders der Schwarzwald fasziniert mich – mit seinen geheimnisvollen Seen, den tosenden Wasserfällen, den schönen Vögeln und den dunklen Tannen. Hier finde ich Schutz, wenn alles um mich herum zerfällt. Hier finde ich Kraft, um Kunst zu machen und mich selbst zu verstehen.

Unsere Kunst ist ehrlich – ohne Lügen, ohne Maske. Sie offenbart, wann unsere Seele am empfindlichsten, am verletzlichsten und am menschlichsten ist.

Kunst und Natur zeigen mir den Weg zum Frieden. Sie verstehen mich, sie helfen mir, meine Gefühle zu ordnen. Durch sie fühle ich mich wie ein Fisch im Wasser – sie sind einfach da, ohne dass ich kämpfen muss.

Mit Menschen ist das anders. Sie sind eine andere Geschichte“, sagte Clara leise.

„Hast du Angst vor den Menschen, Clara? “ fragte Alex nachdenklich.

„Ja. Und sie haben Angst vor mir. Wir verstehen uns nicht.

Wenn ich mit anderen rede, bin ich oft verwirrt. Meine Gedanken springen, meine Gefühle widersprechen sich.

Dann spüre ich die Vorurteile. Das macht mein Leben schwer“, sagte Clara traurig.

„Aber du liebst deine Arbeit in der humanitären Organisation“, sagte Alex.

„Ja, das stimmt. Um ehrlich zu sein, hoffe ich, dass diese Arbeit auch meine eigenen Wunden heilen wird.

Die Menschen verstehen mich vielleicht nicht, sie verletzen mich sogar – aber ich kann ihren Schmerz spüren.

Trotz meines jungen Alters finde ich mich in all den Häusern des Leidens leicht zurecht. Ich verlaufe mich nicht in ihren dunklen Gängen, denn ich habe das Gefühl, sie schon lange zu kennen.

Ich sehe die ängstlichen Blicke, die der harten Realität entfliehen wollen. Ich erkenne das gezwungene Lächeln, das nur einen kurzen Moment überdauert.

Ich höre die Schreie, die niemand aussprechen kann. Ich erkenne den Schmerz, egal welche Gestalt oder Sprache er hat.

Ich weiß, dass manche mir nicht trauen, vielleicht sogar Angst vor mir haben. Aber ich werde geduldig ihr Vertrauen gewinnen.

Ich habe verstanden: Um meinen eigenen Schmerz zu heilen, muss ich den Schmerz anderer verstehen. Wenn ich tröste, finde ich selbst Trost.

Ich verstecke meine eigenen dunklen Gedanken in schöner Empathie – damit sie all diese verzweifelten Seelen berühren.

Denn Mitgefühl ist oft nur versteckter Schmerz – geschmückt mit Hoffnung. So nehmen ihn jene an, die eine helfende Hand suchen. So hilft er – und wird gleichzeitig selbst geheilt. In Wahrheit kann nur Schmerz den Schmerz verstehen, selbst wenn er unsichtbar ist.

Diese Arbeit erfüllt mich, aber sie kostet mich auch viel Kraft. Jeder Tag ist ein Kampf – gegen meinen eigenen Schmerz und die Schwierigkeit, mit anderen zu sprechen.

Doch was mich rettet, ist dieser Wald – jedes Mal, wenn ich der Welt entfliehen will. Jedes Mal, wenn ich auf der Suche nach innerem Frieden bin. “

Clara beendete ihre Worte ruhig und sah Alex mit einem sanften Blick an.

Nach einem langen und anstrengenden Arbeitstag – einem Tag wie viele andere, voller Verletzungen und Vorurteile – zog sich Clara an, um im stillen Wald neue Kraft zu finden.

Während sie nach ihrem Mantel suchte, sah sie am Fenster eine dichte, dunkle Rauchsäule, die über den Bäumen aufstieg.

Ihr Herz begann schneller zu schlagen, als sie sah, wie große Flammen den Wald verschlangen.

Ein heftiges Feuer brannte und zerstörte die Natur, die ihr so wichtig war.

Es fühlte sich an, als ob ihre Seele in diesem Moment mit den Bäumen verbrannte.

„Alex! Ich bin jetzt Zeuge des Schauspiels meines eigenen Scheiterns.

Warum quält mich das Leben, als hätte ich kein Recht auf Glück?

Es fühlt sich an, als käme das Unglück immer dann, wenn man es am wenigsten erwartet.

Es ist, als würde man von einer Biene gestochen werden, während man einen Schmetterling bewundert, oder von einer Qualle, während das kühle Wasser sanft die Haut berührt.

Es wartet auf den perfekten Moment, um anzugreifen, um das Glück zum Schweigen zu bringen, damit es mir seine Geheimnisse nicht verrät.

Dieser böse Wind hat die Lichter meiner Hoffnung ausgeblasen.

Der Schwarzwald ist meine Quelle der Freude und der Inspiration.

Er ist mein Mond, der nun verschwunden ist und mich wie einen desorientierten Nachtfalter zurücklässt, der verzweifelt nach Licht sucht – selbst nach einem falschen.“

Clara schrie ihre Verzweiflung hinaus, bevor sie in Tränen ausbrach.

In den Tagen darauf zog sich Clara in ihre Traurigkeit zurück.

Sie ging der Hoffnung aus dem Weg und blieb in ihrem Zimmer.

„Wie lange willst du noch hier drinbleiben?“ fragte Alex besorgt.

„Bis ans Ende meiner Tage.

Ich weiß, dass die Sonne in mir nie mehr scheinen wird. Es regnet ununterbrochen.

Warum sollte ich also hoffen, sie eines Tages zu sehen?“ sagte Clara mit gebrochener Stimme.

„Weißt du, Clara, es gibt Orte, an denen es immer regnet.

Du kannst den Regen nicht stoppen, aber du kannst lernen, in ihm zu tanzen.

Ich verstehe, dass dieser Waldbrand dich zerstört hat, weil du denkst, du hast dein Glück verloren.

Aber du kannst deinen Schmerz in Kunst verwandeln – in ein Bild oder ein Gedicht.

Ich kenne den perfekten Ort, um dich davon zu überzeugen.

Komm mit mir in den Japanischen Garten in Freiburg.“

Mit sanfter Entschlossenheit führte Alex sie dort hin.

Dort bewunderten sie zusammen die Koikarpfen, die ruhig im Wasser schwammen.

„Dieser Koikarpfen ist nicht nur ein schöner Fisch.

In der japanischen Kultur steht er für Stärke, weil er gegen die Strömung schwimmt und Hindernisse überwindet.

Deshalb ist er ein Symbol für Mut und Willenskraft.

Jetzt hast du eine neue Idee für ein besonderes Bild.

Ich hoffe, du siehst nun, dass die Natur und die Kunst dich immer trösten werden, Clara.

Sie helfen dir, Frieden zu finden – wann immer du ihn brauchst.

Sie sind wie mutige Ritter, die dich beschützen und in deinen kalten Nächten an deiner Seite bleiben.

Sie wärmen deine Hände und helfen dir, bunte Träume zu malen, die deine Wunden verbergen.

Und vergiss nicht: Der Schwarzwald wird eines Tages wieder wachsen.“

Am Abend stand Clara vor ihrem frischen Gemälde – dem „Koikarpfen“.

Sie betrachtete das Bild, das voller Leben und Hoffnung war, und dachte an Alex.

Sie wusste, dass Alex nicht wirklich existierte.

Er war nur eine Figur ihrer Fantasie.

Niemand außer ihr konnte ihn sehen – genau wie ihren Schmerz. Doch das war ihr egal.

Für sie war Alex das Schönste an ihrer Schizophrenie,

denn er war die sanfte Stimme, die ihr bei der Suche nach innerem Frieden half.

Er war derjenige, der sie ermutigte, eine große Künstlerin zu werden.

Sie wollte wie der deutsche Maler **August Natterer** sein,

der trotz seiner Schizophrenie beeindruckende Kunstwerke schuf,

wie „**Der Wunderhirte**“.

Clara konnte Alex' ruhige Stimme trotz ihrer verwirrten Gedanken hören.

Sie wusste, dass er den Winter nicht aufhalten oder den Frühling nicht schneller bringen konnte. Aber er war derjenige, der ihr beibrachte, im Regen zu tanzen und gegen den Strom zu schwimmen.

Der Tanz der schönen Tage

Daniel Ngueki

Ich erkenne mich nicht mehr im Spiegel. Das Bild, das sich darin spiegelt, ähnelt mir nicht, zumindest habe ich ihm nie geähnelt. Auf meinem Kopf zerzaustes Haar, in einem Knoten, zusammengehalten von einem Gummiband. Der Spiegel zeigt mir eine Frau mit leerem Blick. Mein Haar ist nur noch eine formlose Masse, aus der einige Strähnen herausragen. Mein Teint ist blass, aber warum sollte ich mich schminken? Warum meine Schlaflosigkeit hinter einer Schicht Make-up verbergen? Warum mich um fremde Blicke kümmern, wenn mein eigener Blick der härteste Richter ist?

Ich weiß nicht mehr, wer ich bin oder warum ich hier bin. Bin ich immer noch die Tochter von Roger Gunter oder einfach nur Ema? Bin ich Frau Gunter, Anwältin für Zivilrecht, oder Ema, die gerade erst verwitwete? Bin ich Waise? Laut Artikel L. 539 des Sozialversicherungsgesetzes „wird als Waisenkind anerkannt, wessen Abstammung nur gegenüber einem seiner Elternteile festgestellt ist, wenn dieser verstorben ist oder es offensichtlich verlassen hat.“ Ich bin also Ema Gunter, eine Waise – von Vater und Mutter verlassen. Wie soll ich damit leben? Niemand hat mir das Leben nach der Erziehung beigebracht. Von klein auf wurde mir beigebracht, die Befehle und dann die Ratschläge meiner Eltern zu befolgen. Man hat mir beigebracht, gehorsam und fleißig zu sein. Man hat mir beigebracht, neugierig und offen zu sein. Aber man hat mir nicht beigebracht, die Worte meines Vaters nicht mehr zu hören. Tief in meinem Herzen weiß ich, welche Sätze er mir sagen würde, aber ich höre seine Stimme nicht mehr. Ich kann sie nicht mehr reproduzieren. Ich verstehe nun diese Menschen, die die Anrufbeantworter ihrer Angehörigen abhören. Es erlaubt ihnen, die Illusion ihrer Existenz und ihrer Erinnerungen aufrechtzuerhalten. Aber was tun, wenn man nichts mehr hat außer einem Haus voller Kleinigkeiten, Staub und Feuchtigkeit?

Ich bin vor drei Tagen im Haus meines Vaters angekommen. Ich stand vor der Tür und fragte mich, ob ich klopfen oder einfach eintreten sollte. Die Scham rief mir zu, zu klopfen, während ich den Schlüssel im Schloss drehte. Als ich im Vorraum ankam, schien die Umgebung zu ruhig, mein Vater war nicht gesprächig, aber seine Präsenz erfüllte das Haus, vom Vorraum bis zum Dachboden. In den Stunden, die folgten, irrte ich wie eine verlorene Seele durch die verschiedenen Räume, ohne jemals die Gegenstände zu berühren, als könnte dies den Rest des Lebens dieses Hauses verändern. Der Staub tanzte durch die Sonnenstrahlen. Ich kann nicht sagen, was ich in den Stunden, den Tagen danach gemacht habe.

Man riet mir, das Haus schnell zu leeren, um es verkaufen zu können und keine Wasser- und Stromrechnungen mehr zu bezahlen. Aber niemand bringt uns bei, das Haus eines Elternteils zu leeren. Niemand sagt uns, mit welchem Raum wir anfangen sollen. Also ging ich in die 14 m², die mich aufwachsen sahen. Ich begann, mein Zimmer zu leeren, Buch für Buch, Kurs für Kurs, Foto für Foto. Es schien mir, als würde ich mein eigenes Haus leeren, als wäre ich selbst tot. Das machte mich nicht traurig, nicht einmal unruhig; ich blieb ungerührt, umhüllt von einer makellosen Stille, die nur vom Geräusch der Plastiktüten gestört wurde, die Hunderte von Erinnerungen aufnahmen.

Nachdem mein Zimmer von einem großen Teil seiner Attraktivität befreit worden war, musste ich einen anderen Raum leeren. Einen Raum, der mir nicht gehörte. Ich dachte daran, das Zimmer meines Vaters zu leeren, aber die geschlossene Tür hielt mich davon ab. Wie sollte ich in seine Intimität eindringen? Ich war nicht bereit dafür. Nicht bereit, Kleidung zu entdecken, die seinen Duft trug. Nicht bereit, seine beiden Uhren in der linken Schublade seines Bettes zu finden.

Das Wohnzimmer machte mir Angst durch seine Leere. Der Sessel, abgenutzt von seinen vielen Sitzstunden, schien entblößt. Der staubige Fernseher drohte, sich nie wieder einzuschalten. Der mit meinen Kindheitsstreichen befleckte Teppich sagte nichts mehr. Das Wohnzimmer war seelenlos, meine Seele war nicht stark genug, um diesen Mangel auszugleichen. Automatisch ging ich in den Flur, der das Wohnzimmer von der Küche trennte, dann zog ich an der Schnur, die die Treppe zum Dachboden freigab. Ich weiß nicht wirklich, was ich tat. Aber dieser Ort war erfüllt von einer Energie, die ich brauchte.

Mein Vater erlaubte mir nicht, auf diesen Dachboden zu gehen. Ich erinnere mich, als ich jünger war, ihn zu sehen, wie er mit Armen voller persönlicher Dinge, die ich nicht mehr benutzte, hinaufging. Ich sah sie verschwinden und vergaß sie fast sofort. Ich wusste, was ein Keller enthielt, aber ich wusste nicht, was dieser Keller in seinem Inneren bewahrte. Es schien mir sanfter, den Bestand eines Ortes zu leeren, der von bereits erloschenen Erinnerungen erstickt war. Erinnerungen, die uns nicht mit ihrer Frische überfallen. Ich stieg die zerbrechlichen Stufen eine nach der anderen hinauf, aber zum ersten Mal mit Entschlossenheit. Es war dunkel, ein Geruch von alten Kartons und Feuchtigkeit erfüllte meine Nase. Es dauerte lange Sekunden, bis ich den Lichtschalter fand. Die Lampe blinkte, bevor sie schließlich konstant leuchtete. Vor mir lag eine Ansammlung von schlecht geschlossenen Kartons, die übereinandergestapelt waren. Es waren Aufschriften vermerkt, ich war überrascht von dem Bild meines Vaters, der diese Worte schrieb. Sein Gesicht hatte keine genauen Züge mehr, aber ich fand seine Präsenz wieder, ich genoss es, ihn in diesem Moment bei mir zu spüren.

Der Verstand flüsterte mir zu, die Kartons einen nach dem anderen hinunterzubringen, aber mein Herz flehte mich an, mich zu setzen und den Inhalt dieser Erinnerungsboxen zu betrachten. Also setzte ich mich mitten im Raum, ohne mich um den Staub zu kümmern, der den Stoff meiner Jeans durchdringen könnte. Ich fühlte mich von einer Energie überwältigt, die ich nicht analysieren wollte. Ich nahm den ersten Karton, der sich mir präsentierte. Er war mit schwarzem Marker beschriftet: „Spielzeug Ema 1997“. Ich versuchte, mir mich im Jahr 1997 vorzustellen, ich war acht Jahre alt, meine einzige Sorge war es, kreativ zu sein, um das imaginäre Pferd zu benennen, das mich mit hoher Geschwindigkeit über den Schulhof tragen würde. Ich konnte mich nicht an die Spielzeuge erinnern, die meinen Alltag begleiteten. Ohne weiter zu suchen, öffnete ich den Karton, der ziemlich wenig gefüllt war. Ich zog ein Buch mit einem rosa Cover hervor, auf dem ein kleines Mädchen las. „Matilda“ von Roald Dahl. Ich erinnere mich vage an die Geschichte, ein junges Mädchen, das von klein auf eine Leserin von Klassikern war. Ich hatte es geliebt, diese Seiten zu lesen und immer wieder zu lesen. Ich fühlte mich wie Matilda, aber ich las Kinderbücher statt der Klassiker von Dickens. Ich tauchte meine Hand wieder hinein und stieß auf ein Plastikschild. Ich erinnerte mich an meine Duellstunden mit meinem imaginären Gegner. Ich legte es neben mich, um meine Expedition fortzusetzen. Meine Hand stieß auf Formen, die mir so vertraut waren, dass ich diesen Tag genau beschreiben konnte. Bevor ich es herausnahm, sah ich die silberne Farbe seiner Rüstung, sein Kettenhemd, das bis zu seinen Handgelenken reichte. Ich erinnerte mich an sein Plastikhaar, das bis zum Nacken reichte. Als ich das Spielzeug endlich herausnahm, ergriffen mich die Erinnerungen und Emotionen. Ich sah mich selbst wieder, allein in meinem Zimmer, wie ich diese Figur zum Leben erweckte, im Rhythmus der Geschichten, die mich antrieben. Ich kannte nicht die Frustration der Enden von Zeichentrickfilmen, denn ich setzte sie unermüdlich mit meinem Plastikpartner fort.

Die Wärme der Begeisterung der Kindheit erwärmte meinen Bauch. Ich nahm den namenlosen Ritter in meine Hände und begann, seinen Arm zu schwenken: er grüßte mich. Ich drehte seinen Kopf von links nach rechts: er antwortete auf meine Fragen. Ich spielte mit meinem wiedergefundenen Freund und schuf das Universum wieder, das ich verloren hatte. Die Figur lebte, ohne dass ich bewusst wahrnahm, wie ich sie bewegte. Sie nahm wieder ihr stolzes Heldentum an. Sein Blick analysierte jede Ecke seines Schlachtfeldes auf der Suche nach seinem Gegner, er war bereit, sich zu messen. Ich vergaß den Geruch, ich vergaß die Feuchtigkeit, ich vergaß mein Alter. Die Wände, an denen das orangefarbene Licht reflektiert wurde, wurden zum Morgen einer neuen Schlacht. Ich kehrte zu meinen acht Jahren und der Unbeschwertheit, die sie begleiteten, zurück. Ich war keine Waise mehr,

sondern eine Kriegerin. Die Sanftheit dieses Moments erfüllte mich. Ich suchte nicht mehr, wer ich war, ich fühlte endlich. Aber die Öffnung zu diesem Gefühl von Sanftheit ließ den Schmerz eindringen. Ich hatte meine Antworten, ich wusste, was ich tun musste. Aber es bereitete mir keine Befriedigung. Die Gleichgültigkeit wich dem Schmerz. Mir war bewusst, dass dies ein Schritt der Trauer war. Aber so viel Leid erwartete mich noch am Fuß dieser Leiter.

Ich suchte noch den richtigen Schritt.

Die Trauer

Aude Sibuet

— *Ich habe dich nicht gesucht, weißt du?*

— *Ich weiß, ich auch nicht. Aber was für ein Zufall... Ich kann es noch heute kaum glauben.*

— *Das ist wahnsinnig, da stimme ich zu. Sich so zu treffen ist so unwahrscheinlich.*

— *Und doch, wie hoch ist die Wahrscheinlichkeit? Schau, ich habe es gerade nachgesehen: Wir sind 9.000 km voneinander entfernt geboren...*

— *Und trotzdem haben wir uns hier getroffen: noch weiter weg.*

— *Nein, wirklich... Es ist wie ein Traum.*

— *Ein wunderschöner Traum dann, und sehr realistisch.*

— *Pfff... Corny...*

Schritt 1/7: Der Schock

Sie betrat ihr Zuhause, wie man einen dunklen Raum betritt. Alles erschien ihr verschwommen, unwirklich. Der Zug, der Bus, die Haustür. Sie stellte ihren Koffer in eine Ecke ihres Zimmers, ohne ihn zu öffnen. Sie hatte keine Kraft dazu. Es drängte ohnehin nicht. Ihr Körper war da, aber ihr Geist wanderte noch irgendwo zwischen dem Land, das sie verlassen hatte, und dem, in dem sie gerade angekommen war. Ein Dazwischen, schwebend.

Sie schloss die Augen. Nichts. Keine Tränen. Kein Schmerz. Nur eine immense Leere. Ihr wurde schwindelig. Es war, als ob der Abgrund sie anziehen würde. Sie hatte das Gefühl zu fallen.

Schritt 2/7: Die Verleugnung

Es war bereits mehr als eine Woche vergangen, seit sie zurück war. Hier lief ihr Leben weiter. Genau wie vor ihrer Reise. Alles war identisch. Die Berge, die Straßen, die Gebäude, die Bäume, alles war da. Es war, als würde sie sich fragen, ob sie wirklich weg gewesen ist. Je mehr Tage vergingen, desto weniger glaubte sie daran.

Alles schien tatsächlich ein Traum gewesen zu sein. Diese ganze Geschichte, so schön und wahr sie auch war, erschien ihr jetzt so unwirklich, als wäre sie erfunden. Wie eine Mädchenfantasie, die man mit einem Seufzer fortwischt. Alles war so schnell vergangen. Das Glück war gekommen und gegangen, wie ein Zug im Bahnhof. Die Aufenthaltsdauer war begrenzt. Es gab keine Möglichkeit, das Fahrticket zu ändern. Man musste weiterreisen. Einen Tag lang hatte sie alles, am nächsten nichts mehr. Am Ende war sie wirklich in ihre Berge zurückgekehrt. Und hier, trotz der Frühlingssonne, fröstelte sie. Ihr Herz schien in ihrer Brust eingefroren zu sein. Es war erstarrt, stehen geblieben wie eine Uhr, die die Stunde ihres Todes anzeigte. Seit diesem letzten, in der Luft schwebenden Kuss zwischen Bahnsteig und Stufe hatte es sich nicht mehr bewegt.

Also wachte sie im selben Zimmer wie zuvor auf. Sie besuchte dieselben Kurse, sah dieselben Professoren, dieselben Kommilitonen. Sie traf sich mit denselben Freunden zum Mittagessen in der Cafeteria. Und abends ging sie denselben Weg nach Hause, kochte in derselben Küche und schlief im selben Bett. Das Einzige, was sich geändert hatte, war sie selbst. Sie trug ihn überall mit sich, diesen dumpfen Schmerz in der Brust.

Sie versuchte lange, ihn zu ignorieren. Sie ging wieder mit ihren Freunden aus. Die Feier bei ihren Freundinnen, die Bar, der Club, der Alkohol, das Tanzen, das Flirten. Jeder freie Abend musste ausgefüllt werden. Bloß keine Lücke lassen. Keine Zeit zum Nachdenken. Und sie lachte über ihre Witze, sprach über ihre Reise, erzählte von den Landschaften, der Kultur, den Anekdoten. Aber sie vermied es sorgfältig, von ihm zu sprechen. Als würde er nicht existieren. Als hätte es ihn nie gegeben.

— Du hast doch dort bestimmt jemanden kennengelernt? sagten sie.

— Ach, du weißt ja, so kleine Geschichten eben.

Aber in ihrem Bett, allein am Abend, dachte sie an seine Arme, die er um sie gelegt hatte, und an seine Blicke, die auf sie gerichtet waren. An diesen schwebenden Momenten,

in denen alles möglich schien. „Er sagte mir: *Ich mag dich sehr*“, flüsterte sie in der Dunkelheit.

Vielleicht hatte er Angst. Vielleicht hatte er sie belogen, um ihr keine Hoffnung zu machen. Vielleicht belog er sich selbst. Vielleicht würde er merken, dass er sie doch liebte...

Sie klammerte sich an diese Vorstellung, die sie wie ein Versprechen in den Schlaf wiegte. Dieser Gedanke machte sie leicht; sie hatte das Gefühl, sie würde über ihrem Bett schweben.

Schritt 3/7: Die Wut

Jeder Tag wurde bitterer. Die Welt schien um sie herum zu verrotten, trotz der strahlenden Sonne und der bunten Blumen, die aus der Erde sprossen. Warum? Warum hatte er sie etwas glauben lassen, wenn er doch wusste, dass er sie niemals lieben würde? Warum all diese Gesten, diese Blicke, diese gemeinsam verbrachten Nächte? Er hätte sie abweisen sollen. Er hätte sie hinauswerfen sollen, ihr ins Gesicht sagen: „Ich hasse dich, so ist es.“ Es hätte weniger wehgetan. Sicherlich hätte es weniger geschmerzt, weniger als diese Qual, die sie langsam von innen heraus verzehrte.

Sie löschte seine Fotos. Löschte seine Nachrichten. Sie wünschte sich, sie könnte auch die Erinnerungen auslöschen, das Gefühl seiner Lippen auf ihrer Haut. Doch sie waren wie in ihren Körper eingraviert.

Sie erinnerte sich an den letzten Morgen.

Sie erwachte in ihrem Bett. Er sah sie beim Schlafen an.

— *Du bist so schön, flüsterte er.*

Sie hatte ihm geglaubt. Sie hatte gehofft. Sie hasste sich selbst dafür, so naiv gewesen zu sein. Dafür, sich eine Geschichte ausgemalt zu haben, von der sie wusste, dass sie unmöglich war. Sie wünschte, sie könnte sich in den dunklen Tiefen eines Grabens verstecken.

Schritt 4/7: Die Depression

Es waren nun mehrere Wochen vergangen. Die Tage kamen und gingen, alle gleich. Sie ging zum Unterricht, kam nach Hause, schloss sich in ihrem Zimmer ein. Sie ging nicht mehr aus und antwortete ihren Freunden kühl, wenn sie sie etwas fragten. Die Welt drehte sich weiter, doch sie blieb in diesem dumpfen Schmerz gefangen. Sie hatte dort einen Teil von sich selbst verloren und wusste nicht, wie sie ihn zurückholen konnte.

Morgens wollte sie nicht mehr aufstehen. Selbst das Anziehen fiel ihr schwer. Jede noch so kleine Aufgabe schien unüberwindbar. Seine Abwesenheit wog mit jedem Schritt schwerer. Nachts konnte sie nicht mehr schlafen. Ein dunkler Vorhang hatte ihre Tage verhüllt. Er spukte in ihren Gedanken, in ihrem Körper, jeder Winkel ihres Seins verlangte nach seiner Anwesenheit.

Oft ließ sie ihre Gedanken treiben und suchte nach Hinweisen in den Erinnerungen, die sie an ihn hatte – in seinen Taten, seinen Worten. Sie suchte nach einer Schwachstelle, einem Beweis dafür, dass er sie doch ein wenig geliebt hatte. Doch sie fand nur ihr eigenes, verzweifelter Verlangen, daran zu glauben.

Dann kehrte eine quälende Erinnerung zurück. Der Moment, in dem sie ihm alles gesagt hatte.

— *Sag es, sagte er sanft.*

— *Du willst es nicht hören! antwortete sie.*

— *Ich muss es aus deinem Mund hören.*

Es fühlte sich an, als würden riesige Risse durch ihren Körper gehen.

— *Du weißt es doch schon. Es ist nicht meine Schuld...*

Eine schwere Stille folgte.

— *Ich liebe dich. sagte sie in einem schmerzhaften Seufzen. Da hast du es. Es tut mir leid. Ich wollte das nicht. Ich wollte das nicht fühlen. Es tut mir leid.*

Ein tiefer Riss öffnete sich und riss ihr Herz entzwei. Welch ein Schmerz!

— *Nein, derjenige, der sich entschuldigen muss... bin ich.*

— *Warum sagst du das? fragte sie, von Schluchzen geschüttelt.*

— *Weil ich deinen Worten nicht entsprechen kann. Ich kann deine Liebe nicht erwidern. Es tut mir leid. Ich liebe dich nicht. Nicht auf diese Weise. Du bist mir so wichtig, aber... aber ich empfinde nicht dasselbe.*

Sie zerbrach. Ihr Körper fühlte sich an, als wäre er in tausend Teile zersplittert, nichts schien mehr real. Mühsam brachte sie hervor:

— *Ich weiß, sagte sie mit gebrochener Stimme. Warum entschuldigst du dich? Ich weiß es doch schon. Ich wusste es. Ich hatte auf das Gegenteil gehofft, ja, das stimmt. Aber es ist wie in einem Märchen, einem kitschigen Liebesroman, einem Hollywood-Film. Man will daran glauben, obwohl man weiß, dass es nicht echt ist.*

Große Tränen liefen über ihre Wangen. Er streckte seine Hand aus, um sie abzuwischen. Sie stieß ihn weg.

— *Es tut mir leid...*

Schritt 5/7: Die Resignation

Nach und nach, Tag für Tag, hörte sie auf zu hoffen. Er würde sie nicht lieben. Er würde sie nicht zurückrufen. Er würde seine Meinung nicht ändern.

Sie hörte auf, ihre gemeinsamen Momente in Gedanken wieder und wieder zu durchleben, sich vorzustellen, mit ihm zu sprechen oder ihn in die Arme zu schließen. Sie ließ die Stille endgültig einkehren. Eine weiße, schwere und kalte Stille, als wäre sie unter einer Lawine gelähmt. Sie kämpfte nicht mehr dagegen an. Am Ende fand sie sogar eine gewisse Geborgenheit darin.

Sie begann wieder aus dem Haus zu gehen. Sie traf sich erneut mit ihren Freunden. Sie begann wieder zu lächeln. Sie verbrachte Stunden damit, in der Sonne zu lesen, ihre Lieblingsmusik zu hören und öffnete wieder die Augen für die Schönheit der Welt um sie herum. Der Sommer nahte und ließ die Berge grüner erstrahlen als je zuvor. Der Himmel schien endlich leichter.

Eines Tages dachte sie sich, dass sie hinaufsteigen würde, um zu sehen, wie ihr Leben von oben aussah. Das würde ihr endlich helfen, diese Geschichte zu vergessen. Also

packte sie am nächsten Tag ihre Sachen, zog ihre Wanderschuhe an, und machte sich auf den Weg in die Berge.

Schritt 6/7: Die Akzeptanz

Sie lief lange im Schatten des Waldes. Alles war so ruhig und frisch. Der Pfad war steil, der Aufstieg mühsam, aber mit jedem Schritt fühlte sie sich ein wenig leichter. Je höher sie stieg, desto besser fühlte sie sich. Sie hatte das Gefühl, kurz davor zu sein, Frieden zu finden. Sie war so nah dran.

Nach langen Stunden des Aufstiegs trat sie aus dem Wald heraus. Die Luft schien leichter als zuvor und war so verlockend. Mit ein paar letzten Schritten erreichte sie den Gipfel. Und endlich wurde alles klar. Die Landschaft war majestätisch. Die Berge erstreckten sich in alle Richtungen, so weit das Auge reichte, und die Sonne ließ jeden einzelnen Gipfel erstrahlen. Und dort unten lag ihre Stadt, zu ihren Füßen, eingebettet zwischen den steilen Hängen auf jeder Seite. Sie konnte ihr Viertel erkennen, die Straßen ihrer Universität, sie konnte all die Wege nachzeichnen, die sie seit so vielen Jahren gegangen war. Alles schien von hier oben so unbedeutend.

Plötzlich entfuhr ihr ein Lachen. Wie gut das tat.

Sie trat noch ein wenig weiter vor, bis über den Abgrund. „Was für eine herrliche Aussicht“, dachte sie. „Fast schon schade.“ Der Horizont war klar. Der Sommer würde trocken und heiß werden.

Sie atmete tief ein und löste sanft ihre Haare aus der Spange, die sie auf den Boden fallen ließ. Das goldene Metall klirrte auf dem grauen Stein. Ihre Locken tanzten wild im warmen Wind.

Endlich frei. Nicht mehr gebunden.

Sie fühlte sich leicht. So leicht.

Als wäre sie weggeflogen.

Ja, sie flog.

Anglais

Composition du jury

Vincent Bucher, MCF en littérature américaine

Sibylle Doucet, PRAG et docteure en littérature britannique

Laren Fabrizio, lectrice LLCER

Chloé Giroud, doctorante contractuelle en études shakespeariennes

Camille Marion, PRAG

Costanza Rapa, doctorante contractuelle en littérature comparée anglophone

Victoria Robert, doctorante contractuelle en littérature américaine contemporaine
et études religieuses

Dorian, Sifaoui, doctorant contractuel en littérature anglophone

Coordinatrice pour l'édition 2025 du Concours de Nouvelles : Chloé Giroud

Memory Meanders

Alice Civario

*I awoke from the shadows,
Of a time once blurred and froze
My hands empty, missing a shore
And my memories a fading sore.*

I found him curled away in a heap of leaves, cradled in the remains of bushes long turned brown. A small, thin man. Hidden. The snap of twigs beneath my boots woke him from what seemed to be a deep slumber. His eyes filled with curiosity met mine. He smiled. I handed him my goatskin and uttered no word. His parched lips mouthed a “thank you” in between two breathless gulps. I nodded.

“Who might you be?”

He shook his head in silence, dazed. His pale skin was bare like a newborn’s, yet a large scar cut his face in half, from jaw to brow.

“I’m not sure. I feel I have forgotten something... important.”

“Well, I don’t suppose I can leave you there.” I paused and thought. “The name’s Peiro, I’ll take you along to the next village, good lad.”

I clothed him, shared what bread I had left, and thus began our journey.

*I had an aim
Which I forgot.
I had a place,
To which accost
And lay.*

It took us but a day’s walk to reach our destination. It had mostly been spent in tranquil silence. Never had I had a companion during my past decades of travel, but he proved to be a pleasant one. He was heart-warmingly eager to learn about my life, about this world; a sincerely joyful and humane soul. I remember the particular brightness of his smile when we caught sight of the scattered chimneys in the distance.

“Look, look, the Wayfarer’s back! The Wayfarer!” Children ran before us. They had noticed me from afar; I had become by then a recognizable silhouette.

The doyen approached, placid and gentle, his hand open already, showing the way to comfort:

“Ah, the one who ever goes forth. You’ve come earlier than usual, and with a friend it seems.”

We settled inside the inn—a familiar place of wooden memories and crackling fires. Though the road forever called me away, I cherished this place and its warm, soothing atmosphere. It appeared my “friend”—I was not sure such a word was quite fit—particularly enjoyed it as well. He was in his element. His hands painted in the air great feasts atop even greater mountains, gold and crimson, as he sang for the younger ones. I sat in a distance, recounting my own stories of the old country, news from afar. We dwelt but shortly on these; distant battles and their recollections were things best to keep minds off of... Soon were the jugs dancing from table to table, hospitality in a pint, a drink of warm laughter. All shared beer and mead, and *he* most of all relished the sweet taste of alcohol.

“Where’d you find him?”

“Nowhere, really. He’s a mystery, that man.”

“And he has no name, you say?” I nodded. “Might as well call ‘im Mead. He loves it just as much as you!” laughed a man sat close to me.

“Mead, what’s that scar across your face?” asked a young girl.

“What scar do you speak of, child?”

In surprise he raised his fingers to his cheek, froze, and ran away into the night. Through the doorway I watched the shadows swallow him and the moon’s reflection tremble over the nearby lake.

*Was man ever meant to bow so low,
Was water ever sent to mirror the sorrow
Of a canvas so barren.
My empty reflection over the lake,
A wound of no compunction, like a mistake;
My face perfectly foreign.*

In great haste, he returned to the tavern.

“Someone, please! Draw me a face...”

Silence fell upon the room. None grasped the meaning of his words.

“Please, anything to fill this empty frame! There are no eyes in between these ears, no mouth to smile back at your kindness!”

I didn’t understand. He had two eyes, a nose, and a mouth. Everything of a face. But of what colour were his eyes? I looked at him and could not tell. The very moment I would look away, I could not quite recall his face. His pale skin and that great scar, I remembered, but beyond that, the blur that seized my vision was impenetrable, like a distant dream.

“Oh but draw me a face...” he cried some more. Around him they laughed at what they believed to be his drunken distress. Rain filled the sky that night. Mead rocked himself by the fire until exhaustion washed over him and the patter on the roof lulled him to sleep. I pondered until late.

What is a name

If none discern?

What is a face

To those who turn

Away?

The following day, some raised questions I had no true answer to. What was I to do now? And Mead? I could have stayed a while longer, but I was to keep travelling by his side. My affection raised in me the need to accompany him further. I had heard that far away, somewhere east, there may be a man who would know the secrets to forgotten memories. As we were on the brink of leaving, the girl from the day before came about running, a piece of jute crumpled in between her fingers. Mead knelt before her as she revealed the charcoal traces upon the coarse fabric: two eyes, a nose, and a mouth. It was grotesque and clumsy work, yet not for a second did he hesitate to slip the sack over his head. He caressed her cheek softly, and turned away. The road called.

Days became weeks, and weeks turned into months. And soon, we stopped counting. Spring melted into summer, and autumn’s cold breeze blew over us. Snowdrops succeeded to snowfalls, and then again, time flew. We went from village to village, from glade to cave, from river to lake. We walked along mountains, leaving rock and stone behind us; we went through plains, on soft slopes and grassy hills; we slept under stars and charitable roofs. The journey was pleasant and by no means did we intend to bring it to an end. Soon did I call him my friend, yet barely did either of us know anything about *him*.

“I want to know who I am Peiro. Mead’s not my name.”

He reminded me when the rain washed away the jute of its charcoal drawing.

“This face is empty, and so is this memory. I read the stars and they show me my direction is untrue. I listen to the birds and they tell me I am not where I should be. But where is that Peiro, you who has travelled so far?”

We debated often, and never found answers. I learned he did not recognize himself, and that neither did I. He was as peculiar as he was marvellous—some things, I simply could not explain. In the bright rays of the summer sun, I remember seeing him once playing with butterflies. They covered his hair entirely, their velvety wings brushing gently against his neck. His laughter was clear. Hours later I had found dozens of them lying lifeless in the meadow in colourful shards. He was unaware. I never spoke.

*Dusk and dewdrops
Stars and sunsets
Grow and grieve and gaze
Time never stops,
Yet here I lay.*

*I know but the taste
Of peach.
Never were we graced
With apple and beech.*

*O the irony
Of the forgotten forgetting.*

“Why is it we walk? Horses would have gotten us here faster.”

“Horses are better left alone in meadows. Unless it is to save them from wars, I’ll use none. And one should enjoy the journey as much as the destination, lad.”

“But you walk slower every day Peiro.”

My beard had grown lighter, and my steps more painful. Age slowly tightened its grip around me; a slow, ineluctable embrace. But he, *he* had not changed in the slightest. The sun had set countless times above him but he remained the same. Like sculpted in stone, his body was frozen in time. The curve of his neck, the arch of his legs, the sinuous lines in his hands unaltered, as if carved in marble. Not an inch of his hair had grown; he was no different from when I had met him then.

“How is it *you* don’t get older?”

We were walking along the cliffs, our cloaks floating in the sea breeze. His hood was blown away as he turned, that black scar eyeing me. He began:

“I’ve finally understood. I think I had been waiting for you. I slept the decades away, hoping you would come by and find me. You are a slow man, yet I do not blame you. Do you remember when you were young? Your hopes and dreams, how you lived, what you did...”

Like a chasm, tearing him in half.

“Do you remember these scars on your hands, the ones etched in between your ribs, where they come from?”

An abyss, just beyond a thin barrier of flesh, about to pour its shadows out.

“Do you remember the war?”

Coming closer, its edges pulling apart, peeling away.

“Do you remember my face Peiro? You’re the only one who has it.”

“I don’t understand...”

“By god, remember me you fool!” His cold hand held mine. “I’ve always walked with you, and we dreamt together, and we laughed in the same voice. And my blood spilled, and you ran.” His tone softened. “Look, look around you. Remember that small house right there by the sea, and that stone, and that tree.”

And suddenly the wooden door made sense, and the engraved stone in the garden, and that tree as old as me. I approached, I ran on the loose soil, the ocean spray sprinkling my cheeks with salt. The old uniform, the shattered blade and its bloody guard, the door, the stone, the tree; it all made sense. My face was burning, a line of fiery pain slashing across it. And was it the sea or was I crying? My palm bore the weight of emptiness; when had his hand left mine? When had I let go? Long ago.

Long ago, I had forgotten.

The wind whispered in my ear “I’ve finally brought you home” and there I was, alone.

From blood and battle cries

I ran, and closed my eyes.

Wishing my scar

Never to be borne

I strode too far

And found myself torn.

I ripped my heart out and cast it away,
Told stories until I forgot my own;
Forever I wandered, dulled with dismay
Seeking my home, a place I had once known.

Shadows of a past
Roamed.
Now I know at last
My name was Peiro.

Don't judge a book by its his cover

Karine Drexler

Did you ever wonder what happens to books when you read them? Surely not, you humans are so self-centred! You seem to think that just because we aren't alive, we aren't conscious. You should know better. An author spends months, sometimes years imagining a whole world, creating three-dimensional characters, pouring parts of his soul into his creation... Of course it has consequences! Then one day, if the author is lucky, his baby-book meets readers and the magic happens: the book grows, becomes more complex, and acquires new meanings as its numerous readers discuss it, interpret it, and sometimes fight over it.

I won't tell you my title, or the name of my author. Suffice to say that I'm insignificant. If you have ever bought a copy of me, chances are you don't remember it. I'm a badly written detective story with a boring main character, multiple plot holes and a disappointing ending. Luckily for me, my cover is quite intriguing and this is what saved me. One day, a sweet man bought me on a whim. He went to a café, started to read me... and met the love of his life. She was sitting at a table next to him; she asked Him what He was reading, and so it began... Now they have been together for decades and He is convinced that it is all thanks to me. He is so grateful! He reads me at last once a year and regularly lends me to His friends. That keeps me growing.

Being a book is not that easy. Our author grants us our universe and our basic characterisation, but after that, we're mostly reliant on you guys. Every single reader (especially our Owner) affects us and slightly changes us every time he reads us. For instance, our core personality is mostly our main character's, but if our readers strongly favour a secondary character, then our personality will change. And yes, it means that the same book will have a very different personality depending on who owns and reads it: but you knew that already, didn't you? Have you ever discussed a book with someone and got the impression you hadn't read the same story? You were right, you hadn't.

We are also influenced by any book we physically touch. That is in fact the only way we can communicate with each other. If our covers are in contact, then we can discover each

other's universe, compare our plots, and share what we think of our other neighbour... and of our readers of course. Yep, we see all of

you when you read us and we judge you as harshly as you judge us. My, what a peculiar mind you have, by the way!

All that sharing makes us evolve as well. It is not an obvious change because most people store books of the same genre in the same place, so we usually share the same kind of stories, but it is change nonetheless. When you reread a book you haven't read for a while and wonder why you had forgotten this tiny subplot, chances are you just hadn't read it before; your book probably nicked it from a neighbour. Back to the point, except for those who have a very messy Owner, books in a bookcase usually have only two companions for most of their life. And that is where this story begins, after a much-too-long exposition: what did you expect from a badly written book?

As I told you, I'm a detective story. Owner, who is an organized man, put me on the same bookshelf than his other detective novels. I got lucky. My back cover neighbour was a funny French guy with complex and entertaining storylines. Technically, he was a burglar but often joked that he had solved more mysteries than most detectives, and he was probably right. We got on pretty well despite his strong personality. However, my front cover neighbour is what this story is all about. Let me tell you about him.

You own several versions of him. If not, you have at the very least heard of him: magnifying glass, pipe, deerstalker... Yes, that's him! I think I fell in love the moment I met him, that blessed day when Owner put this expensive-looking book next to me. He was an anthology, like my other neighbour. They are the best, you know: it gives more room for a detailed characterisation. He was so brilliant, so sure of himself and of his incredible intellect! Can you believe he managed to guess my ending a few seconds after we met? Sorry, not guess, heaven forbid! Deduce, I mean!

He was very smug, my lover, and he didn't seem to have any tact at all. However, I never cared about it, and he mellowed after a while: how could he not, between my humble intellect, Owner's meek personality and his other neighbour's erratic behaviour? Oh, that poor guy... As much as I deplore my literary shortcomings, I thank the gods of narration that I

am not a dictionary: can you imagine the personality split they experience? What the hell was he doing on our bookshelf anyway? But I digress, another unfortunate effect of my bad writing.

It was... some day. What? You think we all have a calendar stuck into our cover? We were in his living room in Baker Street: Mrs Hudson had just brought us tea and we were discussing a strange case my French neighbour had heard of from his other neighbour, a sweet old English lady who... but I digress again. My lover was on the verge of telling me how he would have cracked the case a hundred pages before her when suddenly... he disappeared! You cannot imagine how awful it feels when someone you're literary engaged with is ripped away from you, especially when you are in his universe... My pages shrieked and I suddenly felt... empty. He was gone!

At first I didn't panic. Surely Owner had lent my wonderful lover to someone he trusted; he would come back shortly, a bit richer from his new reading experience. We would laugh together when we'd remember that awkward moment. So I waited... How long? Didn't I tell you we don't all have a calendar at our disposal? It felt even longer than when Owner forgot me on his bedside table under a boring magazine. So one day, I decided I couldn't wait anymore: I would go looking for my lover!

You may wonder how an inanimate object would think of going on an adventure since we cannot move on our own, but that's because you humans are blind. We have a natural ally, you see, a creature that lives in both your and our world and, I suspect, in many others: cats. Have you ever seen a cat mew angrily at a bare spot on a wall? Well, it most certainly wasn't bare for him... Anyway, I politely asked Sweetie, Owner's old tomcat, if he could see my lover anywhere near. He knew him well since he loved to rub against his deliciously hard cover, so he immediately agreed to go look for him. He soon came back and told me he couldn't see him but that he had heard Owner had set a new bookcase in his bedroom. Unfortunately, he couldn't check if my lover was there since he had been unjustly banned from the said bedroom after an unfortunate incident involving half-digested food. It didn't matter, I knew my lover would be there; such a brilliant book only deserved the very best place, near Owner.

So I devised a plan to join him. I asked Sweetie to push me until I fell from the bookcase. Then he kindly dragged me to Owner's bedroom and left me in front of the door, wide open and covered in cat drool. Surely Owner would take pity of me and let me join his special bookcase! Surely he would remember how well I complemented my lover's majestic cover. I waited and waited on the cold floor until I felt a foot stamp heavily on me and suddenly heard Owner cussing at my faithful Sweetie. He was furious! Surely He would now decide to keep me safe! Any minute now...

...

It worked! No matter how far-fetched this plan was (how my lover would have laughed at me!), it actually worked! Owner was distraught; he tenderly took me, cleaned me with a soft tissue, and then brought me to his room. I was bursting with hope and terror: what if he put me on a random shelf? I may spend my life surrounded with some of these awful young adult novels, Owner's guilty pleasure. I may forever be deprived of my lover's dry wit, his impressive deductions, his warm and discreet kindness... No! It couldn't be! As a romance novel once told me, love always triumphs!

Owner hurried to the bookcase and decisively put me on a shelf between two massive books. My papery heart burst with joy, for I had recognized my lover's warm and inviting cover! I was home, at last! Sure, I would miss Arsène and Sweetie but I knew they would understand. The moment our two covers came into contact, I jumped into my lover's universe and rushed into his cosy living room.

Here he was, in the middle of the room, playing the violin. He stopped the moment he saw me.

"Honey, I'm home", I said with a big smile.

"May I help you?" he greeted me with a cold voice and a disapproving expression.

I started to laugh at his joke. How he managed to keep such control of his emotions, I'll never know. I suddenly stopped. His eyes... They were so cold, so foreign! A horrifying thought crossed my mind. Surely not... I had to know... I braced myself, took a step back to look at the title, and burst into tears.

Anthology of Sherlock Holmes... volume II

And that, reader, is the end of my story. It is not a happy ending. I will probably never see my lover again. If his borrower ever brings him back, chances are he will be put on our former bookcase. Wherever he is, I hope he is happy, or at least content. I hope he found someone else, someone more deserving of his genius. But don't feel too sad for me, I am not giving up. Even if he is not my version of himself, my new neighbour is still the same character, read by the same Owner, and I know his universe as well as I know mine. I seduced him once, I can do it again. After all, I have all the time in the world...

The cactus' eyes

Lylou Chaffoin

The sky is grey; sometimes I feel like I'm shrinking. I am.

Or maybe that's my apartment that's getting bigger. My empty mind is no longer contained by my very small skull, it bangs against the white walls. Its silence resonates in the room, the building and the neighborhood. My lack of thoughts yells so loud that I cannot think; all ideas sink into the roaring storm of quietness. And the virgin paper stares at my empty eyeballs. Pens and brushes scattered on the wooden table, half a cup of cold coffee and a cigaret butt, my hands: all are looking at me. They are waiting for me to move, but since I am so small everything's too far away, the world is out of my reach.

Thus I sit and I wait for the grand expansion of myself.

I cannot stay on the couch for ever. In an hour and a half, Hannah will come. With a carpet. A big, red, flowery, free and soft carpet. A new participant to the magnificent staring contest. I can handle one more, it already happened last week when my neighbor gave me his old cactus with four spikes left. The cactus is staring at me and I am looking at its four little harmless spikes and I wonder how it used to look like when it was young and *spikeful*... I can handle one more, but what if the carpet is infested with bugs? A hundred more eyes, eyes that would dream of biting into my flesh throughout my skin to drink my idealess blood and feed it to their dumb, numb baby worms.

I'm shrinking again, soon I will be small enough to fall through the couch's mesh. Here I would go, lost in the cushion's world of cotton, gasping for air and dramatically fighting all sorts of bugs dirt and dusts and Hannah would bang bang bang on my apartment door relentlessly with her big red rug until her hand decomposes into a bloody mass of vessels and fat and muscles that would stain the carpet and the stairs and smell so bad that my neighbors wouldn't be able to come out of their apartment anymore and would die skinny and famished and all that because I am not able to write. My editor is expecting twelve pages, some ten thousand words, an entire chapter for tomorrow at eight am sharp, or else my book will die in the womb. However since the end of my book tour, since the fame that my first book brought me quite passed, since I'm no longer invited on TV shows to talk to some smiling and gentle host that tells me that I have some real talent, I seem to have become infertile.

My stomach only exists in spasm. I'm able to give birth to a few words before it closes up again and lets nothing in or out anymore. Hannah told me that I was afraid, that I feared that my second book would not be as appreciated as the first one, which I was able to write more freely since I did not have any readers yet, since nobody had heard of me before, but now... my table, pens and brushes and couch and hands and family and friends and neighbors and the entire American people are looking at me and waiting for me to write something good. And here I am, dry and minuscule, staring at my empty reflection in a white paper sheet.

Forty-six minutes left until Hannah arrives, twelve hours left until the end of my writing career. That means one page per hour, and I have not been able to write one word in two months. I want to go into my cushion and to let the bugs eat me.

I've got to smoke a cigarette or two, to light something up and to smoke out the void. The packet is right next to my thigh, so I take it, open it, and pull one of the eight or nine orange and white tubes, put it between my lips and my lighter is... not here. I look on the table, it is not behind the brushes nor behind the pens. I look on the floor underneath the table, no lighter to be seen. My ridicule body manages to get up, the room spins fast fast fast I cannot fall down and die I am alone who would take care of my dead body? My ears ring and my feet do not touch the floor anymore but it's okay I am still thinking still existing and looking for my lighter that is... not on the kitchen table, not in my dresser, not on my bed, not in my bag, nor in my pockets so I let myself fall down slowly, sliding against the wall until my butt touches the ground.

Maybe I shouldn't write about happy people trying to get happier. They're so far away from my floor, up in their cotton candy clouds, only worried about what delicious meal they're going to eat in the evening, eat I should eat maybe then I'll be able to stand up and to find my lighter but in order to eat I have to cook and in order to cook I have to stand up for more than three minutes without almost passing out: that is not possible I am stuck on the floor; maybe I should eat the cactus.

My book is like a pigeon's egg: even if it ever hatches nobody would want to see it, a disgrace in the sky and in the streets and the parks. Only a few old crazy ladies would dare to give a few hours of their remaining time on earth to make it live a little longer. Writing is

a big masquerade, all characters supposedly inspired by others are only reflections of the narcissistic writer that is so locked in his own head that experiencing life from anyone else's point of view is just... here's my lighter, under the kitchen cupboard, between two dust balls. And the doorbell rang. How do I...

'Open up!' Ok Hannah, I feel like I'm going to disappear and all taken into consideration I do not think that it's such a bad idea.

'The rug is heavy as hell, hurry!' Ah yes, the red free rug and the bugs and the twelve pages. I creep to reach the lock. Hannah enters, the rug falls down in a lazy boom.

'What are you doing on the floor? Come on, get up, let's go on the balcony, I have to smoke, this damn rug ruined my day. You're not looking too well darling, here, take that cookie. I made it earlier before destroying my back trying to carry the heavy red worm, they're quite good I'm proud of myself. Here, take a cigaret too... What a hell of a day I've had, you cannot even begin to imagine. My sons were looking at me all morning long, waiting for me to do something but I didn't know what they were expecting of me so I just looked right back at them for like 3 hours... Oh, there you go, take my lighter darling. Then my gas bottle was empty so I spent the other half of the morning looking for the new one that was supposed to be somewhere in the garage but ended up being in the attic... Who puts a gas bottle in an attic? When I finally managed to cook lunch my sons were nowhere to be seen, so I ate alone and they ate cold... Look, some blue sky's finally showing up!'

The sunlight hits my shut eyelids and illuminates my brain: like an herb my neurons photosynthesize and extend, expand, enlarge;
I'm grown again.

Espagnol

Composition du jury

Léa Barril, Doctorante en Civilisation espagnole

Cristina Breuil, Maîtresse de Conférences en Littérature hispano-américaine

David Crémaux-Bouche, ATER Espagne contemporaine

Mariana Dominguez-Villaverde, Maîtresse de Conférences en Civilisation espagnole

Catline Dzelebdzic, ATER Langue, Traduction et Linguistique espagnole

Laurence Garino-Abel, Maîtresse de Conférences en Littérature espagnole contemporaine

Coordinatrice pour l'édition 2025 du Concours de Nouvelles :

Laurance Garino-Abel

Llamada de auxilio

Moisés García Álvarez

En el segundo piso de un imponente y antiguo edificio en el centro de Jaén, una puerta se abre cruzada por un joven flaco, de aspecto un poco desaliñado con una expresión de preocupación que se ve a leguas. Arturo sale del edificio, la luz del día hace brillar incluso su pelo castaño oscuro, pero su expresión sigue inmutable, como si se encontrase frente a un día gris y lluvioso. Tras aquella misteriosa reunión, Arturo recorre las antiguas calles de la ciudad rumbo a casa.

Cruza el umbral de la puerta y dice apenado:

- ¡He vuelto!

Sin embargo, un silencio absoluto se impone al terminar su frase. Sin mucho entusiasmo se descalza y se sienta en el sofá. Arturo permanece en el mismo sitio sin moverse ni una pizca durante dos horas: no hace uso del mando para encender la televisión, no se pone a hacer deberes, no utiliza su teléfono ni tampoco lee; solo se queda sentado mirando a la nada, mientras que en su interior libra miles de batallas donde muy rara vez sale ganador.

Las horas transcurren, el sol se esconde y la hora de la cena queda atrás. Sin embargo, Arturo seguía en el mismo sitio, permanecía inmóvil como si estuviera petrificado. Solo conseguía moverse para hacer la cena. No lo hacía por hambre, sino para evitar que su familia se preocupara si empezaba a saltarse las comidas y afectaba su salud. Lo único que lo calmaba era salir al balcón y ver cómo el cigarro se consumía lentamente entre sus labios.

Para la mayoría, el momento de irse a dormir era uno de los más esperados durante el día, el tan anhelado momento de descanso, sinónimo de paz. Para Arturo, en cambio, era todo lo contrario, puesto que pasaba las noches en vela mirando el techo, atrapado en una espiral sin fin de pensamientos que le impedían dormir. Revisaba cada palabra, cada gesto realizado por él o por Estela en el pasado, preguntándose qué había hecho mal para llegar a la situación en la que se encontraba. Y aunque tarde, conseguía dormir durante un par de horas antes de tener que levantarse y afrontar un nuevo día.

Los primeros rayos del día alumbran la ciudad. Como cada mañana, Arturo se prepara para ir a la universidad, sintiendo una leve alegría. Allí, al menos, no existe ese silencio ensordecedor que ya era característico de su casa; el bullicio hace que los pensamientos estén escondidos. Una vez delante de la clase, la realidad golpea una vez más de forma rastrera: no tiene amigos.

El silencio que aborrece se llena con conversaciones de otros, pero nunca con él. Ese tiempo ya pasó; aquel tiempo en el que tenía una amiga en esa misma clase ya no estaba al orden del día. Ahora, cada vez que se encontraba con Estela por los pasillos o en la misma aula, sus miradas, que antes ardían con fuerza al cruzarse, ya no mostraban ni siquiera ascuas: solo ceniza.

En cada clase, Arturo se esforzaba por concentrarse, pero el cansancio mental y físico no le dejaban. Luchando contra el cansancio y por las ganas de aprender para entrar en un buen máster, era el resumen de cada clase desde hacía un buen tiempo. Llega la hora de comer. Mientras los otros estudiantes charlan y comen juntos, Arturo come solo, acompañado por una serie televisiva que repite sin cesar, hasta el punto de saberse los diálogos de memoria. Muchas veces le tocaba ver a Estela comiendo y riendo con sus amigas, y cada vez el recuerdo de lo perdido le pesaba más. Habiendo terminado de comer, volvía a clases y así las horas pasaban. Nada cambiaba. Siempre con la tentación de hablarle a Estela, pero el miedo de humillarse a sí mismo o tener una confirmación de algo que era evidente, pero que se negaba a aceptar, le hacía callar una vez más. Las clases terminaban y volvía a su rutinaria, solitaria y silenciosa casa. Este ciclo se repetía desde hace tiempo sin cambio alguno.

Muchas noches, en su intento para sentirse mejor, Arturo recurría al alcohol y, aún sabiendo que solo iba a inhibir sus sentidos, era justo lo que buscaba: no sentir nada, aunque fuera durante unos instantes. Esas noches las solía terminar en la terraza, pensando en qué pasaría si subiese a la barandilla, pero era solo eso, un pensamiento. Hasta que una noche lo hizo: subió a la barandilla de su balcón y entonces un pensamiento apareció repentinamente en su cabeza: ¿qué pasaría si solamente diese un paso hacia adelante? Se quedó mirando hacia abajo durante unos minutos, no apartaba la vista del mismo punto, como si pensase en que ahí era donde terminaría su cuerpo si solo diera aquel paso. Se bajó lentamente de la barandilla, se apoyó contra ella y encendió su cigarro. Cuando se encontraba sobre ella, lo que le hizo bajarse no fueron sus ganas de vivir, sino las reacciones que imaginó que tendrían sus seres queridos. Ningún padre debería enterrar a su hijo; el daño que le causaría

a sus hermanas y al resto de sus familiares le revolvió el alma. ¿Quién podría explicarle a su perra que uno de su familia ya no vendría nunca más? ¿Acaso lo entendería? Aunque ya no estaba bajo el mismo techo que ella, ¿pensaría que la he abandonado? Los ojos se le ponían cada vez más llorosos y empezó a ver borroso. Estos pensamientos le hicieron recular, dar un paso atrás. Terminó yéndose a la cama como siempre.

Los días pasaban y sus pensamientos se hacían cada vez más insistentes. Él solo quería poder reír de nuevo con sinceridad, poder confiar de nuevo en que esa persona estaría detrás de él para darle un abrazo y tranquilizarlo. Solo quería poder ser feliz de nuevo. El impedimento para dicha felicidad no era solamente su timidez. La debilidad de Arturo era que luchaba siempre desesperadamente por una amistad, aunque ya estuviera muerta. Deseaba que lo comprendiesen, al punto de esforzarse para conseguirlo, pero sus esfuerzos no daban frutos. Solo buscaba un amigo.

Regresaba a la universidad, aún sin amigos ni con quién hablar. Seguía teniendo la esperanza que algún día podría volver a hablar con Estela. Cuando se encontraba cerca de ella, el miedo al rechazo, sus traumas por abandono y las inseguridades que nunca antes habían visto la luz del sol, brotaban como malas hierbas, haciendo que su garganta se secase y no pudiese pronunciar ni una sola letra.

Ya había experimentado lo que era estar perdido por la felicidad que alguien más le provocaba, pero todo se daba la vuelta en algún punto que escapa de su control. Después de eso, solo sentía una gran tristeza que arrollaba todo a su paso sin dejar rastro alguno de lo que había antes, no podía olvidar a Estela. Se sentaba en clase con el pecho oprimido. Ya no era un mero sentimiento, era un dolor real. A cada momento, punzadas le atravesaban el corazón, pero prefería sufrir en silencio. Sabía muy bien que nadie de los presentes se preocuparía. Entonces, ¿para qué mostrar su dolor? Como mucho recibiría miradas de compasión, pero eso no es lo que él quería. Él solo necesitaba alguien que le dijera que estaba ahí para él, que todo saldría bien. Pero, en fin, los sueños, sueños son, pensaba.

Arturo entraba otra vez a ese elegante edificio, tenía cita con Raquel, su psicóloga. Le resultaba gracioso que la única persona que le escuchaba y prestaba atención en esa ciudad era alguien a quién pagaba por horas. Nunca le dijo a Raquel lo ocurrido en su terraza; le ocasionaba terror la idea de que le diesen una medicación más fuerte. Los antidepresivos que tomaba ya le habían causado bastantes problemas de salud, desde mareos y dolor de

cabeza hasta vómitos que le hacían pasar la noche entera en el cuarto de baño, tirado en el suelo. Pero los antidepresivos no harían efecto eternamente.

Al llegar el fin de semana, sabía muy bien que se le iba a volver a hacer cuesta arriba esos dos días que pasaban a cámara lenta. Mientras los demás salían con amigos, Arturo se quedaba encerrado en casa, saliendo solo para hacer la compra, envuelto en un completo silencio que parecía no tener fin. El sábado pasó a ritmo de caracol; aparte de hacer los deberes, no había hecho nada más. La noche del domingo comienza y Arturo vuelve a hacer recurso del alcohol: se sirve un vaso, dos, tres... Y, sin saber cómo, se encontró otra vez encima de la barandilla, enfadado. ¡Él no había escogido tener esas cicatrices! Entonces, ¿por qué las tenía? ¿Por qué le hacían tanto daño? Estuvo ahí arriba durante un tiempo. Se dijo a sí mismo que, si recibía una llamada de alguien, no importaba quién, bajaría de ella. Mientras se encontraba ahí, miró al cielo; una hermosa luna llena iluminaba el cielo. Hacía mucho tiempo que Arturo no había levantado la mirada para ver el cielo. Cerró los ojos para tenerla grabada en su mente. Su teléfono seguía sin sonar. Sentía la brisa del fin del invierno: era fría, pero agradable. Entonces saltó. La brisa se volvió viento mientras caía, haciéndole sentirse libre.

En esos pocos instantes, rió de nuevo. La gente dice que, al estar cerca de tu muerte, ves pasar toda tu vida. Arturo solo pensaba en cómo sería el mundo después de su caída: ¿alguien lo echaría en falta? ¿Llorarían por él? Todo importaba y, al mismo tiempo, perdía importancia conforme se acercaba al asfalto. ¡Plaf! Su cuerpo llegó al punto que días atrás visualizaba desde su balcón. Quería vivir con desesperación... y, al final, murió de la misma forma. No obstante, pudo encontrar la tan anhelada tranquilidad en su corazón: ya no sentía nada.

Su triste historia, solo fue una llamada de auxilio, un grito de socorro a pulmón roto de otro estudiante más.

Nadie se salva

Madeleine Moser

Desde el 30 de enero de 1933, el poder de los nazis controló las grandes ciudades en Alemania y, desde hacía unos años, los pequeños pueblos de las afueras. Anastasia, a los 14 años, vio su escuela cerrar, hombres salir para la guerra y, en contra de las ideas de su familia, vio a su hermano convertirse en un miembro de las Juventudes Hitlerianas.

Su padre Albert, un cristiano que seguía trabajando a pesar de la guerra, llegó un día a casa, en 1942, con una familia.

«Estos son los Goldberg» dijo Albert como introducción para Anastasia y su madre. «Trabajaba con Karl antes de la guerra. Su familia necesita nuestra ayuda, se van a esconder allí hasta que puedan encontrar otra solución».

«Estamos tan agradecidos» dijo Karl. «Esta es mi familia: mi esposa Marie y mis hijas, Emma y Anna». Marie saludó con la cabeza y las chicas sonrieron.

«Ve arriba con las chicas y muéstrales tu habitación». Anastasia, completamente asombrada por la belleza de la chica mayor, sonreía a su padre, pero no pudo hablar. Giró y salió de la cocina hacia las escaleras, seguida por Emma y Anna.

«Esta es mi habitación. No hay mucho espacio, pero podemos crear un ámbito muy bonito». Las tres chicas se miraron y la pequeña empezó a llorar.

«Anna, no llores, todo estará bien». Emma abrazó a su hermana. Anastasia recogió las maletas de las hermanas y las llevó al otro lado del cuarto y abrió su armario donde escondía unas mantas y almohadas. Sentía la mirada de Emma y se sonrojaba. Para esconderse de la bella chica, tomó las mantas y creó un pequeño nido en el suelo para Anna. «Hacía eso cuando era pequeña con mi hermano». Anna sonreía tristemente, pero caminó hacia el nido y se acostó.

«Gracias» dijo Anna antes de cerrar los ojos y desaparecer en sus sueños.

Una vez instaladas, abiertas las maletas y mientras Anna estaba durmiendo, Anastasia y Emma se sentaron en su cama y hablaron un poco.

«Habló de tu hermano. ¿Dónde está?» Anastasia estaba preparada para la pregunta, pero al mismo tiempo tenía miedo de admitir la verdad.

«Salió de casa hace unos años». Emma la miró. «No sé dónde está ahora, pero salió para ser un miembro de las Juventudes Hitlerianas». La mirada de Emma cambió y se levantó abruptamente. Salió de la habitación y Anastasia la oyó bajar las escaleras.

Anastasia se despertó muriendo de sed y se movió para agarrar un vaso de agua, pero no pudo. Recordó toda la noche anterior y vio la razón por la que no podía moverse: Emma estaba durmiendo a su lado, acostada en su brazo. Intentó moverlo sin despertarla, pero no tuvo suerte.

«Lo siento» le dijo Emma ahora despertada. «No quería molestar a Anna, dormí allí en tu cama, lo siento, me voy a mover».

«No te preocupes, solo quería el vaso de agua» le respondió riendo. En la oscuridad del cuarto vio a Emma agarrar el vaso y se lo dio. Anastasia miró a la chica, tan hermosa, frente a ella, en su cama con el vaso de agua y sonrió.

«Estoy contenta de que tu familia esté aquí, sé que preferirías estar en casa, pero podemos ser buenas amigas». Anastasia tomó el vaso de agua y lo bebió completamente antes de volver a dormir.

«¡Hola, familia!» gritó Albert unos meses más tarde al regresar a casa después del trabajo. Anastasia y Emma se levantaron de su cama, tristes por haber sido interrumpidas en su siesta juntas. Emma miró a Anastasia con tanto amor, le dio un beso más, metió el pelo detrás de la oreja de su amante y bajó las escaleras para ver a Albert. Anastasia la siguió.

En la cocina vieron a los padres de las dos chicas y a Anna sentados a la mesa con un montón de papeles.

«Es nuestra nueva documentación» explicó Karl a las chicas. «Nos vamos a mover». El anuncio entristeció a Anastasia, pero estaba tan contenta por los Goldberg.

«No os preocupéis, amores míos» dijo Marie a sus hijas. «No vamos lejos, solo en otra familia para escondernos y dejar a los Baur en paz». Los adultos reían y Anastasia desapareció de la cocina. Emma la siguió.

«Te prometo que no es el fin, puedes visitarme». A pesar de sus lágrimas, Anastasia sonreía y la abrazó muy fuerte.

Una semana más tarde las maletas estaban llenas de nuevo y un coche llegó a las dos de la mañana para recuperar a los Goldberg para llevarlos a su nuevo escondite.

«Necesito regresar a casa» le dijo ella. «Hay toque de queda». Anastasia no quería salir del abrazo de su amante, pero no podía estar fuera a esa hora y si se encontraba con la Gestapo, ésta iba a echarla en la cárcel, o peor. Con un beso más, Anastasia salió por la ventana, agarró el árbol y bajó al jardín.

La caminata a casa era completamente oscura; pasó entre las sombras escondiéndose de los posibles soldados en la ciudad, lista a correr si lo necesitaba. Llegó a su barrio treinta minutos después y suspiró de alivio pensando que estaba a salvo. De repente, un hombre apareció en la oscuridad y, con la luz de la luna, vio la banda roja alrededor de su brazo. Anastasia se giró esperando que él no la viera, pero no tuvo suerte.

«¡Para!» gritó la voz. Anastasia empezó a caminar con rapidez, después se puso a correr. Con los zapatos de dos tamaños demasiados pequeños, que no podía reemplazar a causa de la guerra, no podía correr lo bastante rápido y el soldado le agarró el brazo unos segundos más tarde.

«Nombre y apellido» pidió el soldado.

«Anastasia Baur». Las cejas del soldado se levantaron. En ese momento notó que él llevaba una máscara, algo extraño para un soldado nazi. Sin tiempo de pensar en esto, el hombre la arrastró por el brazo y la llevó con él. Con la calle completamente vacía, sin nadie para ayudarla, Anastasia no intentó gritar, cerró los ojos, esperando que sobreviviera.

«Abre los ojos» le ordenó el hombre, y Anastasia lo hizo. En la oscuridad vio solo los ojos brillantes del soldado y su gran cuerpo, pero nada más. Ella notó el momento en que él sacó su arma y la puso entre sus ojos y con el fusil apuntó su cabeza. Anastasia rezó por la muerte, por la vida, por su amante, por su familia. Miró los ojos del soldado y reconoció algo que le rompió el corazón. Reconoció estos ojos, azules como el mar, o el cielo después de una tormenta.

«¿Alan?» murmuró con cuidado.

«Cállate» y esta vez Anastasia reconoció la voz del soldado y unas lágrimas cayeron de sus ojos.

«Alan, por favor, déjame» le suplicó a su hermano, al que no veía desde hacía tres años. Miró cómo una lágrima singular cayó de sus ojos y desapareció en la tela de la máscara.

Él aclaró su garganta y dijo sin vacilar: «Estás bajo arresto por practicar la homosexualidad». El mundo, o lo que quedó durante esta guerra que lo robó todo, se derrumbó para Anastasia. Su hermano ignoró sus gritos y las lágrimas y la llevó con él hasta la estación de tren, pero Anastasia lo dejó hacerlo sin luchar. Todo era borroso a causa

de las lágrimas, pero vio grupos distintos, y un tren, y oyó gritos de orden alrededor. Miró una vez más a su hermano antes de que la empujara, sin emoción, hacia un vagón de tren y cerrara la puerta. Sin la luz de la luna para iluminar su vista no distinguió nada dentro del vagón, pero escuchó a algunos que murmuraban y lloraban. Se inclinó sobre la pared del vagón y lloró hasta que durmió.

El silbato del tren la despertó y, abriendo los ojos, Anastasia notó la luz que entraba en el vagón a través de unas pequeñas fisuras de la madera. En la penumbra notó las caras de la gente en la misma situación que ella. Miró a unas mamás con bebés y niños, hombres solos y unos jóvenes como ella. Todos guardaban silencio, incluso los bebés. Sin el ruido del tren, oyó las voces fuera. Primero unas órdenes, después el ruido de la apertura de una puerta y un disparo. Todo se quedó en silencio, salvo unos gemidos.

«Mi hija, por favor». Una madre estaba llorando en el otro vagón.

«Muévete» le respondió una voz grave, y después otra vez el silencio. De repente, la puerta se abrió y la luz de un día magnífico iluminó el pequeño vagón y cegó a los ocupantes que estaban acostumbrados a la oscuridad. Con los ojos apenas abiertos Anastasia vio a tres soldados en uniforme con bandas rojas.

«Muévete, ahora». Anastasia, la más cercana a la puerta, empezó a bajar del carro cuando un soldado la empujó al suelo. «Más rápido, muévete». Se levantó cuidadosamente, temiendo que recibiera otro golpe. Una vez levantada plantó sus pies en el suelo, preparándose para la siguiente orden o un abuso físico. Miró alrededor y vio lo mismo pasando en todos los vagones. Los soldados que gritaban a los prisioneros, y unas filas que estaban formándose. La fila a su izquierda, encabezada por un soldado, empezó a caminar hacia adelante, mientras el vagón giraba a la izquierda y se dirigía hacia un edificio con humo que salía de las chimeneas.

«¡Camina!» le dijo el nazi a Anastasia, la primera de su fila. Empezó a caminar delante de ella, pero la empujó con la punta de su arma hacia la izquierda. «Por aquí». Anastasia giró y caminó hacia el edificio.

Una vez en la entrada del edificio, los soldados la dejaron con otros hombres.

«Desvestirse» les ordenó el primer soldado. Aterrorizada, la gente de su vagón empezó a desvestirse. Las madres ayudaron a sus hijos para desvestir más rápido.

«Caminad» y otra vez siguieron las órdenes y caminaron dentro de una sala vacía. La puerta se cerró tras ellos. Un ruido irrumpió en el silencio, apenas lo suficientemente fuerte para ser escuchado, y unas toses, y después el ruido de los cuerpos cayendo al suelo.

En 1945, después de la guerra, Alan Baur revisó los registros buscando a su hermana a la que había traicionado. En las páginas de B en el registro de Chełmno, campo de exterminio, se enfocó en los nombres y apellidos. Al pie de la primera página leyó: “Baur, Anastasia, homosexual, gaseada”. Como esa noche unos años antes, unas lágrimas cayeron de sus ojos, pero en lugar de desaparecer en su máscara, se difuminó la tinta del nombre de su hermana.

La arcilla que rodea mi corazón

Safa Laatyaoui

Bajo el sol de Tánger, la salsa picante del bocadillo despertaba las papilas de una boca dormida desde hacía dos horas y cincuenta minutos. A pesar de su siesta en el avión, todavía cansado, Saleem decidió dejar el sol danzar sobre sus párpados: le pareció una ocasión para descansar. Saleem inclinó la cabeza ofreciendo su rostro al astro. El ruido del souk, de la calle cantante, el camarero que navegaba entre las familias y los amigos, ruidos en capas y en matices, todos se mezclaban en la mente del muchacho. En la pantalla interior roja de sus ojos, visualizó la dulce carne del bocadillo satisfaciendo su barriga, “una barriga llena atrae la fortuna” decía Maya. Su boca se estiró en una sonrisa amorosa al pensar en ella, después de todo era la razón de su viaje a Marruecos.

Su reloj indicaba un poco más de las tres de la tarde y el autobús vendría dentro de cincuenta minutos, entonces decidió en primer lugar juntar sus cosas y localizar la estación de autobuses. Con veinticinco dirhams* de menos, Saleem empezó su camino y se deslizó entre la constante muchedumbre del souk* de Tánger. Hacía mucho calor, o quizá la excitación del viaje le acaloró: es verdad que era del tipo de los que se limitaban a la ciudad cercana y no más. No obstante, a pesar de su distancia con lo que lo rodeaba, mirar el cielo lo tranquilizaba. Después de todo, el cielo era el mismo por todo el planeta, aunque el humor cambiaba según el lugar. Las nubes de Tánger estaban de humor para confortar la aprensión. Una vez llegado al autobús, Saleem presentó su billete al conductor. Algunas frases en darija* fueron pronunciadas, pero él no podía comprenderlas así que el conductor, decepcionado, le dejó subir en el vehículo.

La ventana adyacente al asiento amenazaba con quemar su piel en todo momento. ¿Cómo hacía el vidrio para no derretirse con un calor tan intenso? De su mochila sacó un walkman flamante y se puso los cascos. Haciéndolo su brazo entró en contacto con el vidrio y resonó un chillido. ¿Qué hubiera pensado ella de él si estuviera presente? ¿Se hubiera reído? Quizás se lo preguntaría cuando la viera, el viaje para buscarla solo duraba un día. Las conversaciones incomprensibles de los otros pasajeros disminuyeron cuando la dulce voz de su Maya comenzó a cantar *Hijo de la luna*. Si él lanzaba de nuevo el casete cada vez que acababa, cada una de las trece canciones pasaría catorce veces durante el viaje. Una vez cerrados los ojos, el corazón se colmaba de paz.

En un sueño, su madre, conmovida, insistió para que reflexionara en su decisión, pero dos años sin Maya fueron pura tortura. Ella se fue a Marruecos, ese país del cual Saleem solamente había heredado el origen, con costumbres e idioma extranjeros para él. Pero a Maya le encantaba, entonces Saleem entendía su decisión y no podía odiarla por haberse alejado de él. Tardó dos años después de su partida en decidir ir a buscarla. Su amor por ella era incomprensible, indescriptible, imprescindible. Él nunca había buscado el amor y ahí estaba atravesando un mar entero por la chica de su corazón. Pese a ello, Maya lo merecía, había añadido colores al mundo de Saleem, matices a las canciones, texturas a las estaciones y sabores a los gestos.

El ronroneo del motor le arrancó de su sueño y por la ventana se veía el Atlántico; esta extensión de agua infinita refrescaba su voluntad. Cuanto más avanzaba el autobús más embellecía el paisaje. De las altas torres de los castillos de Tánger pasando por el color azul de las calles de Chefchaouen, la belleza se ofrecía a él y sus iris se llenaban de un brillo admirativo. Tenía el importante papelito en el bolsillo y cuando el padre de Maya escribió la dirección en éste, Saleem hubiera debido pedirle que no escribiera en árabe, pero la emoción del viaje lo había distraído. Por lo menos conocía la ciudad donde ella estaba. En cuanto a la dirección exacta, se ocuparía de eso más tarde. Después de intentar varias posiciones en el viejo asiento de cuero usado, Saleem encontró finalmente una posición confortable y el calor del sol a través de la ventana acariciaba su rostro y sus rizos castaños invitándole a un sueño apaciguado.

El ruido de los frenos del autobús lo despertaron y las estrellas estaban altas en el cielo nocturno, fieles seguidoras de la luna brillante. El vehículo arrancaría dentro de treinta minutos y el reloj de Saleem indicaba las ocho y media de la noche. En Barcelona eran las seis y media de la tarde: sus padres deberían de estar en casa. Se dirigió hacia la tienda frente al autobús con la idea de preguntar al vendedor si había alguna cabina telefónica en los alrededores. Después de varios esfuerzos de lengua torpes, las indicaciones del vendedor lo llevaron detrás de la tienda a una cabina telefónica de vidrio vacía. Insertó cinco dirhams y marcó el número del teléfono fijo familiar. Un instante después se oyó la voz de su madre:

«Hola»

«Hola mamá».

«¿Saleem eres tú hijo?»

«Sí soy yo. ¿Qué tal?»

«Bien y tú ¿qué tal? ¿Cómo vas? ¿Comes bien?»

«Sí mamá, te aseguro que todo está bien, me queda menos de un día de ruta y sí, como bien. ¿Cómo está papá?»

«No te preocupes por nosotros, te amamos. Dime, ¿te gusta Marruecos?»

«Extrañamente sí. No pensaba estar tan tranquilizado por este lugar y los paisajes realmente son magníficos. Creo que comienzo a entender por qué a Maya le gusta tanto».

«Hablando de Maya, ten cuidado, sé cuánto la amas, pero cuando la veas no estés demasiado triste porque se fue a Marruecos tan abruptamente, nadie sabía que ella quería irse ahí».

«Sí mamá lo sé, pero creo que comienzo a entender».

«¿Qué es ese ruido?»

«¡La bocina del autobús! Mamá me tengo que ir».

«Claro pero esper...»

Regresando a la estación, había tres autobuses diferentes: «¡Mierda! ¿Cuál número era el mío?» Saleem decidió entrar en el del medio, las puertas se cerraron detrás de él y antes de que pudiera sentarse, el conductor arrancó rápidamente y casi Saleem se cae en el pasillo central. Una hora después, la evidencia lo golpeó, no era el mismo conductor... entonces no era el autobús de antes ni el destino. Las palpitaciones de su corazón se compaginaban con la lluvia que había empezado a martillar las ventanas, aumentando su ansiedad con cada nueva gota. Saleem juntó sus cosas y se precipitó hacia el conductor. A pesar de sus esfuerzos lingüísticos, el hombre le pidió varias veces que se sentara antes de entender su deseo de salir.

Cuando salió, el autobús arrancó con todas las miradas incrédulas fijándose en él. Saleem estaba perdido. Perdido y solo, en un país que finalmente no era el suyo. Quizás el viaje era demasiado ambicioso para él, para un chico que había pasado sus últimos dos años encerrado en casa, turbado por las pesadillas de la partida de su amor y ahogado en las lágrimas que lo acompañaron. Quizás tenía que hacer marcha atrás, porque todavía no estaba listo para enfrentarla. La tormenta de emociones que lo invadía se transformaba ahora en un torrente y las lágrimas empezaban a deslizarse por sus mejillas mezclándose con la lluvia. Una intensa ola le hizo ponerse en cuclillas y quedarse allí. Con la cara hacia el cielo, solo pensó en el rostro de Maya. ¿Qué hubiera dicho si hubiera estado allí? Algo así como:

«No olvides que un aspecto de tu nombre significa perseverancia. Tienes un corazón puro que da a tu alma fuerza, entonces levántate y anda, porque donde tus pies caminen, prosperarán flores».

Una pierna tras otra, Saleem se levantó, secó sus lágrimas y comenzó a andar, no debía quedarse en medio de la nada. Después de haber sido reconfortado una vez más por la voz de su amor, solo pensaba en una cosa: ir a buscarla. Anduvo durante mucho tiempo, pero alcanzó una tienda donde el comerciante le indicó un lugar bastante próximo dedicado a los taxis de larga distancia. Cuando subió al coche, dijo al taxista que quería ir a Oujda. A lo mejor tardaría un poco más pero llegaría a destino.

Al día siguiente, en Oujda, Saleem pidió indicaciones sobre la dirección exacta al primer transeúnte y siguiendo las informaciones, llegó frente a un cartel en árabe: “مقبرة”. La palabra coincidía con la apuntada en su papelito. La excitación se unió al miedo, a la aprensión, y su corazón deseaba salir de su pecho. Se podían oír sus latidos muy fuerte y sus mejillas se enrojecieron mientras se acercaba al gran portal. Saleem puso su mano sobre una varilla e inspiró profundamente respirando el fresco aire matinal. Mientras se erizaron sus pelos, abrió el portal y avanzó. Ella estaba allí. Frente a él. La chica a la que no había visto desde hacía dos años pero a la que seguía amando. Saleem se dirigió a Maya, con los ojos húmedos:

«Salam Maya. Siento no haber venido antes. Sé que yo tenía que venir, pero tu partida fue como una puñalada, pero no te condeno, no tienes nada que ver en esto. Sabes que te quiero y eso no cambiará. Espero que te sientas bien en este lugar y que te traten bien, mereces el tratamiento de una reina. Estos últimos dos años, he soñado tantas veces con tu sonrisa que ahora está anclada en mis párpados. Echaba de menos tus rizos y sobre todo tu calor. También pienso quedarme aquí un momento; tienes razón, este lugar es maravilloso, me gustaría descubrir más. Una vez más, añades un montón a mi mundo y ni siquiera lo sabes. Te extrañé tanto, te extraño y siempre te extrañaré. Te quiero mi corazón».

Saleem se tragó las lágrimas y avanzó la mano para acariciar el mármol frío donde estaban grabadas las palabras: «Maya hija amada y querida».

Dirham: moneda nacional marroquí.

Souk: mercado en los países árabes.

Darija: dialecto árabe de Marruecos.

Italien

Composition du jury

Francesca Bonaccorsi, lectrice de langue italienne

Mara Capraro, ATER en Etudes italiennes

Noemi Magerand, ATER en Etudes italiennes

Emanuela Nanni, MCF en Etudes italiennes

Nemola Chiara Zecca, ATER en Etudes italiennes

Coordinatrice pour l'édition 2025 du Concours de Nouvelles :

Nemola Chiara Zecca

La porta magica del passato

Essmahane Messaoudene Askratni

Sofia è una giovane ragazza di vent'anni, che abita nel centro storico di Roma accanto a Piazza Vittorio Emanuele II nel quartiere dell'Esquilino; era nota per la sua bellezza naturale. I suoi capelli castani cadevano in morbide onde sulle spalle, incorniciando un viso dai lineamenti delicati. Gli occhi verdi, spesso paragonati a smeraldi, riflettevano una profondità d'animo e una curiosità insaziabile. Di carattere appassionato e determinato, Sofia era anche sensibile ed empatica, sempre pronta ad aiutare gli altri.

Ma la perdita improvvisa del padre Giovanni, un uomo molto gentile e umile, aveva gettato Sofia in una profonda tristezza. Il mondo intorno a lei sembrava aver perso colore e ogni angolo della casa familiare le ricordava l'assenza pesante del suo papà. Il silenzio regnava nell'appartamento, le tende erano tirate, lasciando entrare solo un filo di luce come se la luce non fosse più la benvenuta.

Sofia sedeva sul divano, avvolta in una coperta, fissando il vuoto, era come un fantasma senza anima, un solo soffio di vita.

Da quando suo padre era morto, le giornate si susseguivano senza senso e senza scopo, e lei si sentiva come una straniera nella propria casa.

Sua madre, Milena, la osservava dalla cucina, il volto segnato dalla preoccupazione.

- Sofia, tesoro mio, devi mangiare qualcosa! Disse con voce dolce, avvicinandosi con un piatto di zuppa.

Sofia scosse la testa, senza distogliere lo sguardo dal punto fisso davanti a sé.

Milena sospirò, posando il piatto sul tavolino.

- Non puoi continuare così. Tuo padre non avrebbe voluto vederti in questo stato.

Ancora nessuna risposta. Solo il ticchettio dell'orologio che segnava il tempo, indifferente al suo dolore.

A quelle parole, Sofia sentì le lacrime che iniziarono a scendere silenziosamente lungo le sue guance.

- Mamma, mi manca troppo.

Milena si sedette accanto a lei, abbracciandola stretta.

- Lo so, tesoro. Anche a me manca. Ma dobbiamo andare avanti, per lui.

Sofia annuì debolmente, ma dentro di lei sentiva un vuoto incolmabile.

Milena sospirò e posò una mano sulla spalla della figlia prima di andarsene, sconfitta ancora una volta.

Quella sera, un blackout elettrico immerse l'intero quartiere nell'oscurità. Sofia, sdraiata sul letto, aprì lentamente gli occhi. Tutto era silenzioso.

Poi, vide una luce.

Fuori, una strana luminescenza fluttuava in mezzo del giardino di piazza Vittorio Emanuele II, pulsando dolcemente come una stella scesa dal cielo. Un brivido le percorse la schiena.

Contro ogni aspettativa, il suo cuore iniziò a battere più forte. Per la prima volta dopo settimane, provava qualcosa: curiosità.

Si alzò, indossò un cappotto e uscì. L'aria era gelida. Le strade erano deserte. Eppure, quella luce era lì, fluttuante proprio davanti a lei.

Fece un passo avanti... poi un altro. La luce sembrava attirarla verso un vicolo buio. Un dubbio la assalì. Doveva davvero andare? Ma mentre esitava, una voce risuonò alle sue spalle.

- Sei finalmente venuta.

Sussultò e si girò. Un uomo anziano, avvolto in un cappotto scuro, la guardava fisso.

-Chi è Lei? - chiese Sofia, con la gola stretta.

- Qualcuno che può darti ciò che cerchi.

- Non cerco nulla.

L'uomo sorrise tristemente.

- Cerchi tuo padre.

Sofia sentì il respiro mozzarsi.

- Seguimi.

Senza capire perché, obbedì.

L'uomo la condusse in fondo al vicolo, dove una vecchia porta di legno si ergeva contro un muro di pietra. Su di essa erano incisi strani simboli.

- Cos'è questa?

- Una porta magica che va verso il passato.

Sofia scoppiò in una risata nervosa.

- Lei è pazzo!

- Eppure, se la apri, vedrai.

Esitò. E se fosse una trappola? Ma se fosse vero... e se potesse rivedere suo padre, anche solo per un istante?

Con la mano tremante, posò le dita sulla maniglia e tirò.

Una luce accecante la avvolse.

Quando riaprì gli occhi, tutto era diverso.

Le strade erano più antiche, meno affollate. Le auto sembravano uscite da un'altra epoca. Un vento tiepido le accarezzava il viso.

Camminò un po', disorientata. Poi, lo vide.

Su una panchina del parco, un giovane leggeva un libro, assorto nella lettura.

Sofia sentì il cuore esplodere nel petto.

Era suo padre. Era così giovane... Più giovane di quanto l'avesse mai conosciuto.

Le gambe le tremavano. Voleva avvicinarsi, ma sapeva che non poteva.

Eppure, avanzò.

Si fermò davanti a lui, la gola stretta.

- Mi scusi...

Suo padre alzò gli occhi verso di lei.

-Sì?

Lei aprì la bocca, ma nessun suono uscì.

- Io ... potrebbe parlarmi un po'?

L'uomo aggrottò le sopracciglia, ma sorrise.

- Certo. Va tutto bene?

Sofia sentì le lacrime salire.

- Io ... ho perso qualcuno.

Suo padre chiuse il libro e annuì.

- Mi dispiace. Era una persona cara?

- Sì molto cara.

Un silenzio cadde tra loro.

- A volte, vorremmo poter parlare ancora una volta con loro, vero?

Annuì.

- Se potessi dire un'ultima cosa a questa persona, cosa le diresti?

Sofia sentì il petto stringersi.

- Che le voglio bene. Che mi dispiace di non aver apprezzato di più ogni momento.

Suo padre la guardò con dolcezza.

- Sono sicuro che lo sapeva già.

Chiuse gli occhi, lasciando scorrere le lacrime.

Sofia trascorse il pomeriggio con suo padre, ascoltando le sue storie e condividendo le proprie. Alla fine della giornata, si sentì in pace, come se avesse ottenuto le risposte che cercava. Poi, sentì un calore strano avvolgerla.

La luce la avvolse di nuovo. Tornando attraverso la Porta del Tempo, portò con sé il ricordo di quel giorno, un tesoro da custodire nel cuore.

Riaprì gli occhi nella sua stanza. Il blackout era finito.

Posò una mano sul cuore, ancora scossa. Era un sogno? No. Lo sapeva. L'aveva davvero visto.

Un lieve sorriso le nacque sulle labbra. Per la prima volta dopo tanto tempo, si sentiva in pace.

Si alzò e aprì la finestra. Il vento del mattino le accarezzò il viso.

Suo padre non c'era più ... ma viveva ancora in lei.

Ed era finalmente pronta ad andare avanti.

Stava per tornare a letto quando, mentre sistemava le coperte, le sue dita sfiorarono qualcosa sotto il materasso.

Una busta ingiallita.

Il cuore le martellò nel petto. La prese con mani tremanti e la girò. Sul fronte, riconobbe subito la calligrafia. Era di suo padre.

Con il fiato sospeso, l'aprì. Dentro c'era una lettera.

«Mia dolce Sofia,

Sei la mia più grande gioia e il mio più grande orgoglio.

Se mai arriverà un giorno in cui io non potrò più esserti accanto, voglio che tu sappia che il mio amore per te non svanirà mai.

Non lasciare che il dolore ti imprigioni, figlia mia. Vivi, sogna, ama.

Portami con te nel tuo cuore, e io sarò sempre lì.

Con tutto l'amore del mondo,

Papà.»

Il passato non dovrebbe incatenarci, ma guidarci. Ciò che conta non è rivivere ciò che è perduto, ma dare un senso a ciò che rimane.

Da quel giorno, Sofia non cercò più risposte nel passato, ma iniziò a costruire il suo futuro, ispirata dall'amore e dalla saggezza di Giovanni. La Porta del Tempo rimase chiusa, ma il suo ricordo le ricordava che, a volte, per andare avanti, è necessario guardare indietro con gratitudine.

Sulle nuvole

Toni Rosso

- Che c'è di così interessante dalla finestra Marco?! Svegliati! Sei in classe, devi stare attento, basta sognare!

Questa professoressa non sapeva che in realtà non stavo guardando gli anziani parlare o il cielo ... No, lavoravo.

Avevo lasciato il mio spirito riflettere su questa domanda: "Chi sei?". Ho sentito quest'artista dire: "Sono ciò che voglio fare quando lo faccio"; allora, bisogna essere la cosa, prima di ottenerla? Ho pensato a come ottenere ciò che voglio, se possibile ottenerlo, o ancora se c'è realmente qualcosa che possa soddisfarmi.

Ho già passato qualche tappa per avere questa cosa; secondo me, è una fortuna avere un obiettivo, una visione di sé molto diversa dalla realtà di oggi. Mi piacerebbe sapere cosa c'è dopo il momento in cui posso dirmi "l'ho fatto". Cosa proverò? Una gioia incredibile o un vuoto immenso?

Alle otto del mattino sono entrato in classe, dopo il "Sedetevi ragazzi!" della prof e un silenzio generale di almeno 7 secondi, tutti facevano la loro piccola battuta e qua e là, si sentivano scoppi di risate. Io, invece, sedevo in fondo, accanto alla finestra e al termosifone con un grande sorriso sulle labbra, ero felice di sentire risate e di vedere queste persone apprezzarsi. L'insegnante iniziò la lezione scrivendo alla lavagna questa frase "Chi siete?". Poi si girò e fece la domanda al primo banco. Tutti dissero il proprio nome, la propria età, la città in cui vivevano. Mi sembrava strano che gli studenti più dotati avessero così poco da dire. Io e gli altri ammiriamo le persone della prima fila, non sembrano umani, tanto che una volta mi ci sono seduto e, come spinto da una forza sconosciuta, ho seguito la lezione con impegno, concentrato su quell'obiettivo: ricordare TUTTO. Ma, trascorsi dieci minuti, il richiamo della finestra era troppo intenso. Gli altri seguivano tutto ad ogni lezione, incredibile.

Ma questi studenti erano più loquaci sulle vite e sulle opere degli autori che avremmo dovuto imparare per quel giorno, piuttosto che sulla propria vita. Lo stesso avvenne per il secondo banco e poi per il terzo. Il terzo banco, quello in cui c'erano tre dei miei migliori amici, quelli che ho incontrato in questa nuova città.

Questa città la chiamo semplicemente “Città di zio” perché lui vive qui e da piccolo i miei mi portavano spesso a trovarlo.

L’ho sempre adorato: era alto, forte, volevo diventare come lui. Inoltre, ci faceva sempre ridere ai pranzi in famiglia con le sue storie e le sue battute, dopo le quali tirava fuori il suo mandolino e cantavamo tutti insieme.

Così, il giorno in cui mio padre mi annunciò che ero stato selezionato per entrare nella struttura che mi avrebbe permesso di realizzare il mio sogno, e che per di più si trovava nella città di uno dei miei idoli, ero il più felice al mondo. Questa struttura mi permetteva di avere un percorso scolastico particolare. Infatti, potevo partecipare alle lezioni pur essendo libero di andare ai miei allenamenti quotidiani. Dormivo e mangiavo a scuola durante la settimana, mentre nei fine settimana mio zio si era proposto di ospitarmi.

Ogni venerdì sera veniva a prendermi all’allenamento con mia zia e miei cugini (felicissimi di avere un nuovo fratello maggiore). Durante il tragitto alzavamo il volume della musica al massimo e cantavamo “Si è spento il sole” di Adriano Celentano.

Dopo tre settimane mi fecero passare di categoria per allenarmi con i professionisti. Il mio obiettivo mi tendeva le braccia.

Venerdì! Mio zio verrà a prendermi! Era già notte fonda quando uscii dall’allenamento. Mio zio mi aspettava, siamo saliti in macchina, eravamo solo io e lui. Mi chiese com’era andata la settimana, se avevo fatto un compito. Dopo le mie risposte, all’improvviso si fermò sulla corsia d’emergenza dell’autostrada. Disse che la macchina aveva un problema, e che dovevamo scendere e metterci sul lato. Lo feci. Lui ripartì. Non l’ho più rivisto. Allora mi misi a camminare, con i miei due zaini e la mia valigia, nella direzione del campo di allenamento.

Suonai alla reception del club, ma non c’era più nessuno. Poi mi ricordai che ero minorenne e che se qualcuno avesse scoperto che non avevo più un posto dove andare mi avrebbero rimandato a casa. Mi sdraiai sulla panchina dei sostituti del campo (sperando che fosse l’unica volta in cui mi sarei seduto lì).

Dormire era impossibile, avevo la sensazione che qualcuno volesse rubarmi le mie cose. Indossai quasi tutte le giacche che avevo negli zaini. Almeno ero già sul posto per la partita del giorno dopo. Dopo averla vinta, feci finta di andarmene per poi tornare la sera e contro ogni aspettativa dormii benissimo. Dopo aver aspettato tutto il giorno che il convitto riaprisse, ero contento di ritrovare i miei amici (e soprattutto la mensa!).

Durante quella giornata ebbi il tempo di pensare agli eventi di venerdì e arrivai a due conclusioni: o era troppo difficile e costoso per mio zio avere tre figli a casa e doveva

liberarsi di uno, oppure qualcosa lo aveva allontanato dalla mia vita per una ragione che non conoscevo, ma mi piaceva pensare che fosse stato per il mio bene.

Durante quella giornata ebbi il tempo di pensare agli eventi di venerdì e arrivai a due conclusioni: o era troppo difficile e costoso per mio zio avere tre figli a casa e doveva liberarsi di uno, oppure qualcosa lo aveva allontanato dalla mia vita per una ragione che non conoscevo, ma mi piaceva pensare che fosse stato per il mio bene.

Durante il pasto, un amico, Damiano, mi disse che avrebbe voluto ospitarmi nei fine settimana se avesse saputo che sarei venuto in questa città. Mi alzai con il telefono in mano, dicendo: “Chiedo subito a mio zio se per lui non ci sono problemi”. Ovviamente finii di fare una chiamata, poi tornai a tavola per dire a Damiano che era d’accordo a patto che lo fossero anche i suoi genitori. È così che sono potuto rimanere qui. Anche se ora non mi sento più al mio posto da nessuna parte. Mi fa pensare a quella lezione di teatro in cui il professore chiese di mettere in scena una piccola pièce: uno doveva interpretare un rapinatore, un’altra la commessa, mentre tutti gli altri dovevano fare gli uccelli domestici della commessa.

Era ovviamente molto divertente, ma quando il rapinatore alzò la sua arma, gli uccelli reagirono in modo caotico: alcuni cercarono di scappare dal negozio urlando, gli altri attaccarono il rapinatore. Fu il caos totale. Io, invece, rimasi immobile come se fossi seduto su un ramo. Il professore fermò la scena, ci sedemmo e mi chiese se avessi capito la storia e perché non avessi reagito come gli altri uccelli. Gli risposi che, se fossi stato un uccello, non avrei dovuto sapere cos’è un’arma da fuoco né tantomeno che potesse essere pericolosa per me. Mio padre mi ha sempre detto che “le persone non ti capiscono perché non guardano le cose dalla tua stessa prospettiva”. Oppure perché non cerchiamo la stessa cosa. Allora pensare o desiderare qualcosa significa accettare di non essere compresi da nessuno? Vorrebbe dire che le persone che riescono a ottenere ciò che cercano sono sorde? O talmente distanti che è diventato normale non sentire quelle voci. Bisognerebbe essere come su una nuvola tutta nostra?

Quel lunedì mattina, quando la professoressa smise di chiedere “Chi siete?” oltre la terza fila, mi sentii sollevato perché non mi piaceva parlare di me davanti a tutti, ma anche perché non volevo ancora trovarmi distante. Fu allora che iniziai a perdermi nei miei pensieri e a pensare a come ottenere la vita che desideravo. Il mio piano cominciava a ben delinearsi quando la professoressa mi chiese di svegliarmi...

la commessa, mentre tutti gli altri dovevano fare gli uccelli domestici della commessa.

Era ovviamente molto divertente, ma quando il rapinatore alzò la sua arma, gli uccelli reagirono in modo caotico: alcuni cercarono di scappare dal negozio urlando, gli altri attaccarono il rapinatore. Fu il caos totale. Io, invece, rimasi immobile come se fossi seduto su un ramo. Il professore fermò la scena, ci sedemmo e mi chiese se avessi capito la storia e perché non avessi reagito come gli altri uccelli. Gli risposi che, se fossi stato un uccello, non avrei dovuto sapere cos'è un'arma da fuoco né tantomeno che potesse essere pericolosa per me. Mio padre mi ha sempre detto che “le persone non ti capiscono perché non guardano le cose dalla tua stessa prospettiva”. Oppure perché non cerchiamo la stessa cosa. Allora pensare o desiderare qualcosa significa accettare di non essere compresi da nessuno? Vorrebbe dire che le persone che riescono a ottenere ciò che cercano sono sorde? O talmente distanti che è diventato normale non sentire quelle voci. Bisognerebbe essere come su una nuvola tutta nostra?

Quel lunedì mattina, quando la professoressa smise di chiedere “Chi siete?” oltre la terza fila, mi sentii sollevato perché non mi piaceva parlare di me davanti a tutti, ma anche perché non volevo ancora trovarmi distante. Fu allora che iniziai a perdermi nei miei pensieri e a pensare a come ottenere la vita che desideravo. Il mio piano cominciava a ben delinearsi quando la professoressa mi chiese di svegliarmi...

Quel ricordo di me da ragazzino, mi torna in mente nel momento in cui persone che non conosco affatto mi applaudono solo perché sono riuscito a realizzare quel sogno. Allora chi sono? Probabilmente avrei potuto rispondere che come tutti, sono un essere umano diverso e un po' sognatore, senza sapere che stavo salendo i pioli della scala per ritrovarmi sulla nuvola in cui mi trovo oggi

Ribaltamento

Marie - Anne Bucci (*auditrice libre*)

Dietro l'oblò, Maxime aspettava da qualche minuto questo preciso istante; la laguna appare, blu pallido sbiadito, specchio del cielo di questo inizio di pomeriggio. Non poteva spiegare questo sollievo che lo investe, come se dentro di lui le cose potessero finalmente sistemarsi. «Un anno senza venire qui è troppo lungo», pensa.

"Buongiorno Signore Bergamo! Bentornato!", esclama sorridendo Giacomo, il responsabile dell'hotel La Calcina. Qui Massimo è un fedele dei luoghi, da più di 15 anni va e viene. I suoi soggiorni qui a Venezia sono come una ricarica lontano da un certo mondo. Ama questo molo delle Zattere, tutto il percorso fino alla dogana di mare, il caffè di Maurizio proprio di fronte alla fermata del vaporetto dove ascolta Lucio Dalla. Qui si sente l'odore del mare. Come altri abituali dell'albergo, Massimo ama la discrezione. Il suo mestiere di coreografo in Francia gli porta molta felicità ma sente il bisogno dei suoi momenti di solitudine a Venezia, per condividere con la città i suoi pensieri, i suoi sentimenti, ad ognuno dei suoi mille passi, come se la città potesse sentire tutto questo. A 45 anni, va avanti nella sua vita con un grande senso di libertà, come un grande adolescente indisciplinato, amante della vita semplice, trasparente, in movimento.

“Abbiamo un'altra residente francese che dovrebbe arrivare entro un'ora, molto conosciuta sembra ... Marine Bontemps, la conoscete?”, aggiunge Giacomo.

“No, non ho questo piacere”, risponde Massimo.

“Eccola qui!”

Avvolta in un'immensa sciarpa, i suoi capelli biondi sciolti, Marine Bontemps varca la soglia, altezzosa, si avvicina, lei è molto sofisticata, dalla scelta del colore delle scarpe al lavoro molto raffinato della stoffa del suo cappotto, fino al suo trucco tutto in mezze tinte intorno ai suoi occhi azzurri penetranti. Un'energia quasi elettrica si sprigiona da lei, un volto nervoso che contrasta con i tratti armoniosi.

Jacomo: “Buongiorno signora Bontemps, bentornata!”

Lei guarda Massimo mentre saluta Giacomo e pensa «Che bellezza quest'uomo!»

“Buongiorno, sono contenta di essere arrivata!”

“Vi presento Massimo Bergamo, anche lui francese”

“Buongiorno, è a Venezia per il seminario sulla tempesta di Giorgione?”

“Ah no, affatto” - risponde Massimo – “vengo spesso qui solo per il mio piacere. Inoltre, stavo per depositare il mio bagaglio prima di fare la mia prima passeggiata. A più tardi ci sentiamo!”

“Con piacere!”

Lei lo guarda allontanarsi. Con la sua vecchia giacca di pelle, i suoi pantaloni in velluto beige, i capelli folti, si emana da lui una sorta di romanticismo quasi bohémien, potrebbe essere uno degli scrittori abituati della Calcina.

Nella sua camera che si affaccia sul grande canale, Marine Bontemps, si precipita al suo computer. Ha solo un'ora per completare la presentazione che farà domani mattina alle 9 all'Ateneo Veneto davanti a un areopago di storici dell'arte soprattutto italiani. Più di un anno di lavoro. A 40 anni, è già autrice di 2 opere molto specializzate sui Palas di Giovanni Bellini, una ricercatrice riconosciuta. Nonostante i suoi numerosi viaggi qui a Venezia, questa città non le dice niente, è un luogo di lavoro prima di tutto; piacevole ma questo è tutto.

Le 19. Alcune persone prendono l'aperitivo nel salone della Calcina di fronte al grande canale. Una decorazione e un'atmosfera raffinate, in stile veneziano; dal camino, una luce viene ad illuminare i dipinti di paesaggi e ritratti.

“Un Bellini per la specialista di Giovanni Bellini!”, dice allegramente Jacomo, offrendo alla giovane donna un bicchiere della famosa bevanda.

Maxime torna in questo momento dalla sua passeggiata, il viso rilassato, i suoi grandi occhi neri come pieni di tanti piaceri e armonie ritrovate.

“Bienvenue per l'aperitivo!”, gli dice.

Ben presto la discussione inizia sul futuro di Venezia. Lui si stupisce di vederla abbastanza indifferente davanti a questo tesoro «unico al mondo», divorato da un turismo di massa, senza alcuna pietà per la vita dei veneziani, per la nobiltà del luogo. Questa immensa Venezia labirintica che lui ama tanto, questa donna come può essere così cieca? Marina, non smette di parlare della sua ricerca.

“Sì è un peccato, capisco quello che mi dite ma ciò che conta è la ricchezza delle collezioni qui, inestimabile!”

«Inestinguibile senza dubbio, ma cominci a annoiarmi, signora bella ricercatrice!», pensa lui. È molto volubile. La immagina molto bene nella sua vita in Francia, annegata nei suoi libri, ossessionata dal suo lavoro, cieca al suo ambiente. Decide di abbreviare la conversazione.

“Mi tolgo di mezzo, vado a leggere un po', vi auguro una buona serata!”

“Ah? ... Buonasera”. Difficile nascondere la sua delusione, lei pensava di conquistarlo con la sua ultima ricerca!

Le 21. Nella sua stanza, Maxime, lo sguardo rivolto verso il canale grande nero, ha aperto leggermente le finestre per ascoltare le onde. Momento sublime. Il telefono lo spaventa:

“Buonasera, signor Bergamo, mi dispiace disturbarla”

“Buonasera”

Dall'altra parte del telefono, Marine Bontemps piange.

“Mi scuso per il disturbo” - continua Marina – “mi scuso, è successo qualcosa, devo parlare con qualcuno”

“Cosa sta succedendo?”

“Mia sorella, un incidente molto grave, questo pomeriggio in Argentina, le inondazioni, è in pericolo di vita”

“Ci ritroviamo subito alla reception”

Lei non riesce più a controllare i suoi gemiti. Sul molo, Maxime la prende per il braccio, con calma; qui i primi passi, il molo è completamente vuoto, solo il suono delle onde contro la pietra e i pochi bagliori dei lampioni, cielo e acqua neri come l'inizio di un mondo che si annuncia. Lui non fa domande. Sotto il suo cappotto sente che lei ha difficoltà a stare in piedi.

“Sediamoci su questa panchina qualche minuto”, dice lui.

Lei parla a mezze parole. Sente nel profondo di sé la presenza di sua sorella. Di fronte all'acqua che viene a leccare il molo, c'è un confronto. Massimo l'aiuta a finire le sue frasi, in modo delicato parla di questo passaggio della vita, del legame dell'amore, della celebrazione della vita. Rimangono così, fianco a fianco, su questa panchina per un lunghissimo tempo. A poco a poco i singhiozzi si scagliano. Marina ascolta le sue parole come un balsamo mescolato al suono dell'acqua; con lo sguardo, lei percorre il molo dove scintilla il debole bagliore dei lampioni. Stranamente percepisce una sensazione di pace.

La vita, la morte, la pace. Venezia tutta è lì. Tutta in ascolto, instancabilmente.

“Camminiamo un po'...” , sussurra Massimo.

Entrano nel campo proprio dietro, a volte parole e poi nuovi grandi silenzi.

Sopra il ponte dell'Accademia, le linee dorate sull'acqua nera, la Salute in lontananza, la facciata dei palazzi come segreti custoditi, tutto quel mondo sveglia riunito nella notte, per accogliere questo momento, questa bellezza indicibile, grave.

A poco a poco Massimo la porta nelle calle e nei rii di Dorsoduro, appena qualche sagoma.

Niente a che vedere con un incontro d'amore tra di loro, semplicemente essere lì, ascoltare, condividere. Gestì pudici di sostegno, sguardi diretti, necessità di domare questo colpo della vita, questo colpo per il mondo.

Alcuni vicoli sono completamente neri, a volte entrano nell'ingresso dei palazzi vicini a Ca' Pesaro.

«Tutto è più grande nel nostro mondo, pensa lei, che mistero questa sera!».

La notte li accoglie in tutta la sua verità, una dolcezza inaudita accarezza il cielo sopra di loro.

Potrebbe essere l'una.

“Vorrei presentarvi Maurizio!”

Il bar di Maurizio sulle Zattere è aperto sul molo. Non c'è bisogno di dare dettagli, Maurizio capisce. Qualche grappa, Marine riporta i ricordi, sua sorella, musica, il suo violino. Maurizio sceglie la Sonata No.1 di Bach. Ci sono solo loro ora nel caffè, Bach, il mare che viene a leccare la città, a leccare il suo dolore.

Marine ascolta questi due uomini ai suoi lati come muri per portarla. Sconvolta, scossa, li fissa con gratitudine. Come se da qualche istante lei fosse capace di essere lì semplicemente, di sentire questa città così vivificante in quella notte.

Massimo, Maurizio, la città. «Questa è la magia di cui mi ha voluto parlare lui», pensa Marina. Questa vita a Venezia, la condivisione, Venezia ci porta nell'essenziale di ciò che ci unisce, essenziale e semplice come il sale e il mare.

Le 5. “La riporto all'hotel?”, Massimo tiene la spalla di Marine.

Sul gradino della porta dell'ascensore, prima di lasciarsi, si tengono la mano molto forte. “Grazie” dice sobriamente Marina. Erano degli sconosciuti poche ore fa.

La mattina seguente, Massimo l'accompagna alla fermata del vaporetto per l'aeroporto. Le condizioni della sorella di Marine sono sempre molto critiche. Il molo è rumoroso, i vaporetti vanno e vengono.

«È stato un altro tipo di tempesta, cara Marina», pensa Massimo.

La traversata per l'aeroporto da sud a nord, San Marco, il Lido, Fondamente Nuove, Murano, sfilano palazzi, chiese. Venezia ha tanti volti, la città assalita dalle orde, divorata dall'acqua, potrà difendersi?

SMS a Massimo dal vaporetto:

“Come si apre questo legame con Venezia oggi per me?”

Il tesoro che Venezia ha toccato in me, è come una risonanza al tesoro che Venezia è e che rimane.

Russe

Composition du jury

Laure Thibonnier, MCF en Études russes

Simon Albertino, ATER en Études russes

Grigory Kunichkin, Lecteur en Études russes

Coordinatrice pour l'édition 2025 du Concours de Nouvelles :

Laure Thibonnier

Слышу тебя сердцем

Yuliia Bychkova

Яркий весенний солнечный луч заставил Дану недовольно сморщить носик.

— Ну вот, уже солнце всю светит, а я с прошлого года так и не купила новые очки,
— пробормотала девушка себе под нос.

На улице царил раннее весеннее утро. Снег почти растаял, и местами уже пробивалась первая трава. Дана высунулась в окно, подняла лицо к солнцу и продолжила:

— Говорят, первые солнечные лучи полезны для кожи... Где-то я это слышала.

— Дана, ты с кем там разговариваешь? К нам кто-то пришел?

— Нет, ма... Это я сама с собой.

Мама зашла в комнату с полотенцем на голове. Нанося крем на лицо, она спросила:

— У тебя нет чувства, что сегодня может произойти что-то не очень хорошее? Я со вчерашнего дня не могу найти себе места. Да еще и сирена последние несколько дней гудит очень часто.

— Правда? А я как-то и не заметила, — Дана пожала плечами. — Я вообще в последнее время перестала обращать на них внимание. А вот когда что-то летит, я даже пошевелиться боюсь.

Она немного помолчала, потом добавила:

— Жалко, что папа не дожил до этого времени. С ним бы совсем не было страшно...

Дана залезла с ногами на диван, обняла колени руками и положила на них голову. Она всегда так делала, когда ей было грустно. Мама подошла к дочери, присела на краешек дивана и обняла её за плечи.

— Я тоже очень скучаю по нему... Но даже не знаю, хотела бы, чтобы он сейчас был здесь или нет.

Дана приподняла голову и вопросительно посмотрела на маму.

— Нет, конечно, я бы хотела, чтобы он был с нами. Тем более, когда в нашей стране война... — Женщина вздохнула. — Но я знаю, что он бы не остался дома. Он пошёл бы нас защищать. А я бы не смогла спокойно спать, зная, что он там рискует жизнью и я ничем не могу ему помочь...

Внезапно в кармане девушки раздался телефонный звонок. Звонкий девичий голос что-то быстро и неразборчиво заговорил в трубке.

— Привет. Я готова. Уже выхожу.

Дана сунула телефон в карман и посмотрела на маму.

— Мамочка, мы с Соней собрались в торговый центр. Ей надо купить обувь, а я хочу поесть суши. Так что ужин не готовь. Буду не поздно, — сказала девушка и направилась в свою комнату.

Подойдя к столику, она достала из косметички любимый блеск и нанесла его на губы.

— Всё. Мой макияж готов, — сказала девушка своему отражению в зеркале.

— Какая же ты у меня взрослая... и красивая, — вдруг услышала она мамин голос.

Дана обернулась и увидела мать в дверях. Она подошла, чмокнула ее в щёку, оставив на ней сияющий след от блеска.

— Если будет воздушная тревога, обязательно идите в укрытие, — сказала женщина дочке.

— Будет сделано! — Дана выкрикнула и выбежала за дверь.

Проходя мимо зеркала, женщина всмотрелась в своё отражение.

— Ну, Ксения Андреевна, — сказала она себе, — всё ещё не так уж и плохо.

В свои сорок лет ей грех было жаловаться на кожу — морщин почти не было. Натуральные русые волосы, без единой седой волосинки, мягкими волнами ложились ей на плечи.

Ксения ещё пару минут постояла у зеркала, напевая какую-то мелодию, затем свернулась калачиком на диване и крепко уснула.

Её разбудил громкий звук, похожий на раскат грома. Она не сразу поняла, что произошло. Сирена выла так оглушительно, что хотелось приглушить её хоть немного, но это было невозможно.

Женщина села на диван, потеряла руками ещё сонные глаза, но не успела даже собраться с мыслями, как раздался ещё один сильный грохот. Затем — ещё один. На третьем взрыве окна в комнате резко распахнулись, откуда-то потянуло пылью и гарью.

Она вскочила и выбежала в коридор. Сознание ещё не до конца проснулось — сон это или явь? Опустившись на пол, она начала нервно щипать кожу на руке. Нет, это не сон.

Стоп. Где Дана?! — Надо срочно ее набрать! — мелькнула в голове мысль.

Ксения сжала телефон, чувствуя, как внутри всё холодеет от страха. Собравшись, она позвонила дочери.

Гудков не было.

Она стиснула телефон в руках.

— Ну давай же... Звони...

Гудки так и не начались — вызов сбросился автоматически.

Женщина снова набрала номер. Всё повторилось.

— Так... Без паники... Связь могут глушить. Или... могли попасть в вышку...

Мысли металась одна за другой. Ее не покидало дурное предчувствие. Она резко встала и подошла к окну. Вдалеке виднелись темно-серые, почти черные клубы дыма, которые уходили высоко в небо.

— Надо ехать, — подумала женщина вслух и в ту же секунду начала одеваться. Вскоре она сидела за рулём, двигаясь в нужном направлении. Мимо одна за другой проезжали машины скорой помощи. Ксения ехала в сторону дыма. Где-то там сейчас могла находиться её дочь. От этих мыслей она сжала руль так сильно, что пальцы побелели. Чтобы сэкономить время, Ксения свернула в дворы, минуя образовавшуюся на центральной дороге пробку.

Она вышла из машины и поспешила к месту происшествия. Шаги отдавались эхом в тишине разрушенного города, и она старалась не смотреть по сторонам, чтобы не поддаваться панике. Картина, открывшаяся перед глазами, напоминала сцены из фильмов о войне: обгоревшие здания, выбитые окна, стёкла, разбросанные повсюду. Пожар уже потушили, но воздух был тяжёлым, пропитанным запахом копоти и горелого.

Подняв взгляд, Ксения увидела огромную дыру, где раньше стоял торговый центр. Вокруг валялись камни, обломки плит, а на дороге — груда металла, словно машины привезли с какой-то свалки для съёмок фильма. Именно в этот торговый центр собиралась пойти её Дана.

Вдруг раздался резкий крик:

— Всем тихо!

Эти слова, как эхо, разнеслись по округе, заставив всех замереть. В мгновение тишина поглотила шум. Суeta и крики исчезли, а на их место пришла тревожная тишина. Этот момент был необходим, чтобы разглядеть и услышать всё, что могло быть скрыто за завалами — слабые крики и стоны от боли. Кто-то кричал: «Мы здесь, спасите!» Кто-то шептал, но его слова почти не было слышно. Тишина стала их единственным шансом на спасение.

Ксения мгновенно бросилась в сторону этих голосов, не раздумывая. Мужчина в тапочках едва успел схватить её за капюшон, но она уже бежала, не обращая

внимания, оставляя всё позади. Каждый звук в этом болезненном молчании был для неё важен.

— Эй! Я же сказал — туда нельзя!

— Вы не понимаете, там может быть моя дочь! Я сердцем чувствую, что она жива и она здесь.

— Может, не может... Если она там, мы найдём её. У неё телефон с собой?

Ксения кивнула, быстро вытирая слёзы, которые не успели засохнуть.

— Звони ей. Много раз. Лучше отправь сообщение. Если она под завалами, связь может не работать, а сообщение дойдет.

Ксения нашла камень, и села на него, набирая номер дочери. Гудки, затем тишина.

Она отправила сообщение: «Дана, доченька, это мама. Ответь мне, мы тебя ищем. Где ты?» Ксения смотрела на экран, затаив дыхание, пока телефон не погас. Но, не теряя надежды, она снова включила его и продолжила ждать.

И вдруг — долгожданное мигание телефона. Ксения открыла сообщение и увидела:

Даночка: Mamочka, я здесь. Внизу. Я спустилась в супермаркет, чтобы спрятаться, а потом, когда услышала взрыв, решила спуститься ещё ниже, на парковку. Mamочka, мне страшно. Где Соня, она в порядке? Она не захотела идти со мной».

17:02

Ксения: Даночка, доченька, я тебя очень сильно люблю. Ты главное держись. Соню тоже ищут. Ты не должна засыпать.

17:03

Даночка: У меня что-то с ногой, я не могу ей пошевелить и еще дышать трудно. Mamочka, мне холодно. Здесь очень холодно.

17:06

Ксения: Доченька, я сейчас расскажу спасателям, где ты, мы тебя найдем. Обязательно найдем. Ты главное не засыпай.

17:08

Ксения подошла к полицейскому, который только что пропустил её через ограждение.

— Женщина, вам лучше покинуть эту территорию, — сказал он, хватая её за рукав.

— Я не могу, у меня там дочь! — Ксения чуть не закричала. — Там связь не берет. Мы переписываемся, она внизу, на парковке!

Она показала полицейскому переписку с дочерью. Мужчина взял телефон и, быстро печатая сообщение, написал:

Ксения: Девочка, я полицейский. Напиши, есть ли у тебя открытые раны? Если есть кровь, какого она цвета?

17:12

Даночка: Крови совсем немного, я не вижу, какого она цвета... Здесь темно. Мамочка, я устала и хочу спать.

17:15

Ксения: Доченька, держись, пожалуйста! Пиши мне, главное, не засыпай.

17:17

Она ждала, но ответ не приходил. Время тянулось бесконечно. Она продолжала писать:

Ксения: Доченька, любимая моя, молю тебя, поговори со мной.

17:18

Даночка: Мамочка, мне совсем не страшно уже. Я даже начинаю согреваться. Я всё-таки немного посплю. Ты главное продолжай меня искать.

17:20

Ксения: Нет! Нет, не смей засыпать. Когда спасатели крикнут "Тишина!", кричи со всей силы.

17:22

Ксения: Доченька, ты здесь?

17:25

Даночка: Мамочка, мне сложно дышать...

Ксения: Даночка, девочка моя, ты же сильная, очень сильная!

17:27

Тишина. Нет ответа.

Прошло 10 минут. Долгие, безумно длинные десять минут. Для Ксении они тянулись, как вечность.

Даночка: Я больше не могу писать. Люблю тебя.

17:35

Ксения: Доченька, давай просто поговорим. Помнишь, ты говорила, что хочешь поехать на море, как только мы тебя найдём? Мы поедem, как только ты вернёшься. Я обещаю.

17:36

Ксения: Я очень сильно хочу тебя обнять.

Ксения: Я тебя люблю. Я верю, что ты не отвечаешь, потому что твой телефон сел.

19:34

Нет. Нет. Этого не может быть. Она жива.

Внезапно Ксения закричала. Она упала на колени, начала стучать по земле, не в силах сдержать слёзы. Крик был таким пронзительным, что она не узнавала собственного голоса. Мужчина в тапочках, тот самый, который ранее с ней говорил, подбежал к ней, наклонился к ней и крепко прижал к себе.

— Поплачь, милая. Боль нельзя держать в себе, — сказал он тихо.

Ксения не помнила, что происходило дальше. Когда она очнулась, то обнаружила, что находится в палате и рядом сидела медсестра.

На мгновение Ксения почувствовала, будто её ударило током. Она подскочила на кровати.

— Где моя дочь? — это первое, что возникло в ее голове.

На тумбочке лежал ее телефон. Дрожащими руками женщина взяла его в руки и обнаружила в нем два сообщения с телефона Даны. Трясущимися руками Ксения открыла первое сообщение:

Даночка: Ксения, я врач, который оперировал вашу дочь. Она жива. Она находится в реанимации под постоянным контролем, но состояние стабильное. Через несколько дней её переведут в обычную палату, и вы сможете её навестить.

Во втором сообщении находился адрес больницы.

По щекам Ксении стекали слёзы.

В палату вошла медсестра.

— Моя дочь жива, — с улыбкой в голосе произнесла Ксения.

— Я сейчас пойду узнаю, в каком она отделении. А Вы можете привести себя в порядок, в ванной комнате есть все необходимое.

Медсестра ушла.

— Надо привести себя в порядок, — подумала Ксения.

Она подошла к зеркалу и не узнала своё отражение. Лицо приобрело сероватый оттенок, синие круги под глазами, русые волосы местами покрыты седыми предательскими волосинками. Перед ней была женщина, с которой она не была знакома.

— С этим справимся потом, — сказала она своему отражению. Улыбнулась и побежала одеваться.

Через некоторое время она вошла в палату. Дверь закрылась за ее спиной.

Секунда тишины — как перед бурей. А потом...

Смех, слёзы, снова смех, дрожащие руки, крепкие объятия. Дану нашли. Она выжила.

Соню нашли в тот же день — и она тоже была жива. А через две недели после возвращения Ксения исполнила обещание. Они с Даной поехали на море.

Последний день рождения Anna Tovmasyan

В ноябре Ереван приобретает особую красоту. В этом месяце город был наполнен последним дыханием осени. Воздух был влажным и свежим, холод — мягким и легко переносимым..

Холодный ветер кружился по улицам, принося с собой запах приближающейся зимы. Осенняя нежность растворялась в полёте золотых листьев. Люди, закутанные в тёплые пальто, сновали по улицам: кто-то на работу, кто-то в чайные или кто-то просто на прогулку. Вдали, укутанный в туман и облака, возвышался Арарат — величественный и непоколебимый.

16 ноября Роберт отмечал своё 18-летие. Этот юноша, стоявший на пороге взрослой жизни, вступал в новый мир, полный мечтаний и надежд...

Роберт был среднего роста, стройного, но крепкого телосложения. Его зелёные, пронизательные глаза одновременно выражали нежную чувственность и внутреннюю силу. Он был светловолосым. Его лицо было мягким, но полным решимости. Даже в молчании он производил незабываемое впечатление. Его друзья говорили, что взгляд Роберта был задумчивый, как будто всегда что-то искал — возможно, ответы на самые важные вопросы жизни. Он искал смысл своей жизни. Мир для него не был простым и понятным: каждая вещь должна была иметь свою ценность, свою причину. В юности он искал свою силу, тот невидимый внутренний стержень, который мог бы сделать его лучше для себя, для своей семьи, для своей родины.

Он начал искать великую идею, которая могла бы направлять его самого. Он всегда говорил: «Я должен быть ради чего-то, что выше времени и жизни». Этим «чем-то» была для него Родина. В Роберте была необъяснимая связь с землёй — Арарат, каменистые горы, поля, покрытые тропами. Эта связь с родиной была для него особенно ценной.

В этот день его яркая улыбка контрастировала с мрачной погодой, а вокруг него собрались друзья, разделяя нескончаемую радость. Однако за этим весельем в его глазах скрывалась глубина размышлений, словно он искал что-то большее, чем простые юношеские забавы.

Праздник проходил в его доме, небольшом, но уютном. Мать приготовила любимые блюда Роберта, а отец, хотя и редко выражал свои эмоции, с гордостью положил руку ему на плечо и сказал.

— Ты становишься взрослым, сынок, и я знаю, что ты всегда будешь стремиться быть честным и смелым человеком.

Среди песен и смеха Роберт не отрывал взгляда от одной девушки. Её звали Арев. Её нежная, трогательная улыбка заставляла его сердце биться быстрее. В последнее время они стали ближе, но в этот вечер между ними пробежала искра.

Подарок Арев, небольшой кожаный блокнот, растрогал Роберта.

— Чтобы ты записывал свои мысли, — скромно сказала она.

Роберт поблагодарил её, осознавая, что этот день рождения стал не только символом его взросления, но и началом пробуждения более глубоких чувств.

В последующие дни Роберт всё чаще и чаще искал поводы встретиться с Арев. Они любили гулять по улицам Еревана, особенно по вечерам, когда город становился тише, и можно было наслаждаться обществом друг друга. Роберт никогда не говорил вслух о своих чувствах, но Арев знала: его главной любовью была Армения.

Часто они останавливались на вершине Каскада, и Роберт указывал вдаль, на Араратскую долину.

— Видишь, какая прекрасная наша земля? Ради неё стоит жить, Арев, — говорил он мягким голосом.

Арев ничего не сказала, но посмотрела в его глаза, и в её взгляде был ответ на этот вопрос. Они понимали друг друга без слов. Всё было ясно: Роберт искал в себе силу, чтобы защищать эту землю, а Арев была частью этой силы.

В тот день они снова гуляли по тихим улицам Еревана, делясь мыслями и мечтами. Но прежде чем он нашёл подходящие слова, чтобы признаться в своих чувствах, внезапная новость потрясла его жизнь: призыв в армию.

С детства любовь к родине воспитывалась в нём под влиянием семьи. Он часто слушал рассказы деда о героических страницах армянской истории. Эти истории вселили в мальчика боевой дух, который с годами стал его жизненным ориентиром.

Он был рад исполнить свой долг перед родиной, но в то же время думал об Арев.

— Что будет с нами? — размышлял он.

Глаза Арев наполнились слезами.

— Почему ты? Почему сейчас?

Роберт мягко ответил:

— Если не мы будем защищать свою землю, то кто?

Он знал, что его долг — пойти и защищать родину. Арев поняла это без слов. Роберт не спрашивал: «Ты будешь меня ждать?» Они просто смотрели друг на друга, и всё было понятно: любовь останется в их сердцах, что бы ни случилось.

Когда подошло время призыва, Роберт был готов. Его семья волновалась, но и гордилась им.

— Ты ещё так молод, Роберт, сынок... Может, стоило подождать и взять отсрочку?
— говорила мать.

Но он улыбался.

— Если не я, то кто? Наша земля нуждается в нас.

Его слова стали источником надежды и гордости для семьи.

В своей военной части Роберт быстро выделился. Его сильный характер, организованность и ответственность впечатляли всех. Он не только строго соблюдал дисциплину, но и вдохновлял других.

— В войне дело не только в оружии. Именно наша воля и любовь к родной земле ведут нас к победе, — часто говорил он.

Первый год прошёл спокойно, без боевых действий.

Но в конце марта в Арцахе началась война. Роберт понимал, что война — это черта между жизнью и смертью. Когда начались первые обстрелы, он уже был на передовой.

Во время одного из боёв погиб командир их роты. Роберт, не колеблясь, взял на себя командование. Он раздавал приказы, организовывал оборону и вдохновлял солдат. Благодаря его решительности и скорости действий им удалось отбить вражескую атаку.

Ночами он искал в звёздном небе тот самый покой, который надеялся вернуть своей родной земле. Его мысли часто уносились к Арев, семье и простой жизни, которую он оставил позади.

Второе апреля стало самым тяжёлым днём войны. Отряд Роберта оказался окружённым превосходящими силами противника. Боеприпасы заканчивались, силы иссякали. Роберт понимал, какая ответственность лежит на нём. Он отправил солдат за дополнительными патронами, а сам остался защищать позиции. Рядом с ним был лишь Андраник, тяжело раненый.

Враг прорвался. Роберт и Андраник отступили в окоп, продолжая сопротивление. К сожалению, Андраник скончался от потери крови, но Роберт не сдался. Оставшись один, он передавал командованию важные сведения о передвижении врага.

Когда ситуация достигла предела, Роберт принял своё последнее решение. Он взял последнюю оставшуюся гранату, спрятал её в руке и сделал вид, что сдаётся. Когда враги подошли достаточно близко, он взорвал гранату, унеся с собой весь отряд противника.

Новость о его гибели потрясла Ереван. Для Арев это была невыносимая боль. Она просто смотрела с вершины Каскада на ту самую Араратскую долину, которую так любил Роберт. Её сердце разрывалось на куски, но в каждом из них жила любовь...

Друзья Роберта передали Арев тот самый блокнот, который она ему подарила. В нём была записана лишь одна фраза: «В этом мире я всегда ищу, как отдать больше, чем получить».

Родители Роберта часто сидели в комнате и молчали. Они не говорили, потому что слова были лишними. Но их взгляды говорили о многом: скорбь, тоска, гордость.

Мать часто вспоминала детство сына — как он играл во дворе, когда был маленьким, как улыбался, когда они его обнимали.

— Его глаза всегда что-то искали, какую-то великую цель. Я думала, что это просто юношеские мечты, но теперь понимаю — он искал своё призвание.

А отец вспоминал тот момент, когда Роберт попрощался с ними перед уходом в армию.

— Папа, я должен идти. Этот бой — продолжение твоей борьбы. Ты сам меня этому научил. Я должен защищать свою родину любой ценой.

Эти слова звучали в его памяти снова и снова, как неизгладимое воспоминание.

В итоге Роберт не только нашел то, что искал, но и сам стал ориентиром, которому сегодня следует весь народ.

Вечное счастье

Lilou Bouchard

Жизнь для меня сложна, все мрачно, все меня угнетает. Я больше не могу смотреть на себя в зеркало. Мое собственное лицо вызывает у меня отвращение и отражает мои самые мрачные мысли. Все, чего я хочу, - это быть счастливым. Но мне кажется, что это невозможно. А ищу я всего лишь счастье...

Все дни похожи друг на друга. Они бесконечно петляют, как адская спираль, которая не хочет меня отпускать.

Сегодня был день, непохожий на другие, все казалось нереальным. Однако и этот день начался, как и все остальные. Я проснулся в семь, затем принял душ. Затем я позавтракал и выпил кофе, как каждое утро. Но когда я смотрел в окно, все казалось темным и мрачным. Туман застилал весь город. Он был таким густым, что не было видно даже деревьев вокруг, тех самых деревьев, которые теперь были без листьев. Дождь сильно стучал в окна. Затем я отвернулся и начал читать газету.

Большинство новостей, которые были в газетах, были печальными или объявляли о смерти. В моей квартире не хватало воздуха.

В ней есть только самое необходимое, чтобы жить в нищете: старый холодильник, шум, который меня утешает, сухие и механические звуки, которые резонируют в моей голове. Единственное, о чём я забочусь, — это этот ковер, который не так уж плох, его подарила мне мама. Я повесил его на стену, он помогает сохранять тепло в квартире зимой. Затем я собрался идти на работу, на ту самую работу, от которой меня тошнило. Каждый день делать одно и то же, делать одно и то же, делать одни и те же изнурительные жесты, эти болезненные жесты, эти жесты, которые впоследствии разрушили мои суставы и сделали их болезненными, только для того, чтобы нам повторяли, что мы недостаточно продуктивны. Затем мы идём домой, грустные, думая о завтрашнем дне, который, очевидно, будет таким же. Это как бесконечная спираль. Пока я собирался, я включил радио, чтобы немного мотивировать себя.

Звуки, которые транслировали в тот день, были странно грустными. Можно подумать, что всё это было сделано для того, чтобы ввести в депрессию. Как только радио

выключилось, я взял ключи и вышел на улицу. Туман все еще застилал город и оставался таким же густым, но дождь перестал. Я отправился в путь.

Люди, которых я видел на улице, казались отчаявшимися. У них были закрытые лица, и они смотрели в пол. Никогда они не поднимали глаз.

Они шли с удивительной медлительностью.

Но чуть дальше другие люди казались более спешащими и более радостными, что контрастировало с бесформенными и печальными предыдущими массами.

Я продолжал идти ещё некоторое время, туман наконец рассеялся. Я проходил мимо старого детского парка. Рабочие уже были на месте, они разрушали его. А жаль, потому что детям нравился этот парк, многие приходили туда кататься на горках и качелях.

Но сейчас здесь больше никого нет, кроме этих рабочих, которые не заботятся ни о чём, а только выполняют свою работу. Этот парк будет разрушен, чтобы освободить место для нового завода, чтобы производить больше. Всегда нужно производить больше. У меня такое чувство, что никто не заботится о благополучии и радости.

Затем я заметил великолепную бабочку. Она была такой красивой, такой яркой по цвету, что казалось, даже солнечный луч сопровождал её. Улыбка снова появилась на моём лице. Наконец-то немного цвета в этом мире. Она пролетела над умирающим парком. Она летела сквозь пыль и между многочисленных рабочих.

Это было так красиво, что можно было подумать, что эта простая бабочка могла бы остановить этот снос и заставить людей осознать красоту природы и её важность. Но да нет же! Бабочка, наконец, попала в дробилку, и разлетелась на тысячу светящихся кусочков. Моя радость угасла, и я вернулся к своим мрачным мыслям. Затем я продолжал идти вперед, как ни в чём не бывало. Остальная часть пути оказалась менее радостной. Когда я подошел к главной улице, я увидел сквозь проволочную изгородь что-то странное.

Поезд остановился посреди рельсов. Что было странно, потому что остановка находилась немного дальше. Затем я заметил что-то ещё на рельсах. Я понял, что эта бесформенная масса была телом. Человеческим телом. Я был шокирован. Этот

человек был обезглавлен. Это было просто ужасно, и вся эта кровь... Казалось, никто не обращал на это внимания, как будто всё было нормально. Люди проходили мимо этой болезненной сцены, даже не взглянув на труп. Они только проходили мимо. Только водитель, казалось, был обеспокоен ситуацией. На его лице читался страх. Но он казался беспомощным. Я мог видеть, как слезы текут по его страдающему лицу. Я стоял уже несколько минут, смотрел на сцену, не зная, что делать. Я чувствовал себя беспомощным. Затем я продолжил свой путь, говоря себе, что приедет скорая помощь.

В тот момент я больше не думал о том, что надо идти на работу. Всё, чего мне хотелось, это разрыдаться. Затем я встретил музыканта. Он на улице играл на синтезаторе. Его музыка была настолько приятной, что на несколько мгновений я подумал о чем-то другом. Это позволило мне на мгновение забыть. Я искал счастья в этой мелодии, чтобы избавиться от своей меланхолии.

После этого минутного колебания я пошёл дальше и быстро прибыл на своё рабочее место. Но я опаздывал. Вот уже две недели у меня накапливаются неотложные дела. Когда я видел что-то приятное, что привлекало моё внимание и делало меня счастливым, это отвлекало от повседневной жизни, поэтому я решал уделить себе несколько минут и остановиться, чтобы понаблюдать, послушать. Затем я занял своё рабочее место.

И, как обычно, те же самые повторяющиеся движения весь день. Но в тот день я не переставал думать о том, что произошло ранее. Эта мысль преследовала меня. Потом добавились и другие, не менее печальные воспоминания, мешающие мне эффективно работать. Всё казалось таким мрачным и печальным, что даже радостные моменты этого дня казались незначительными. Во время обеденного перерыва я беседовал с коллегами. Именно тогда они объявили о смерти товарища. Это был Владимир... он погиб, пытаясь починить станок. Но тот мгновенно запустился и оторвал ему руку. Кровотечение было таким сильным, что он скончался от полученных травм. Он был единственным, кто слушал меня, когда я говорил о своем отчаянии. Он всегда слушал меня и пытался подбодрить. Но теперь все кончено. Этого больше не произойдет. Кто тогда сможет помочь мне почувствовать себя лучше? Я не знаю... Затем я вернулся к работе, чтобы забыть. Работа причиняла мне меньше страданий, чем известие об этой гибели.

После работы я решил немного прогуляться, чтобы отвлечься от мрачных мыслей. Ночь уже наступила. Море звёзд теперь покрывало небо. Мне нужно было подумать. Затем я решил найти тихое и уединённое место для отдыха. Поэтому я покинул город на несколько мгновений и наткнулся на поляну. Я решил лечь на влажную траву и посмотреть на эти тысячи звёзд, которые мерцали ярким светом. Я много думал. Особенно о том, что произошло в тот день.

Потом всё потемнело, больше не было видно звёзд. В моей голове все крутилось. В центре располагалась пожирающая чёрная дыра. Все мои воспоминания, грустные, счастливые, моё детство, которое мне так дорого. Всё это засасывалось дырой. Я чувствовал, что впадаю в безумие. Когда я пришёл в себя, я ещё был на том же месте. Всё это был сон, ужасающий сон. Я задремал от изнеможения. Затем я встал и направился к мосту, который нависал над рекой. Затем я неотрывно смотрел на бурлящую воду. Прошло уже два часа с тех пор, как я ушел с работы и созерцал природу, Напоминающую мне о радостных временах. Я хорошо обдумал и, кажется, принял решение. Это было нелегко. Счастье было не только для других. Почему не для меня? В конце концов, это именно то, что я ищу. Я хочу быть счастливым, и не важно, к каким последствиям это приведет. Я решил, что пришло время к вечного счастья.



COMITÉ D'ORGANISATION

Organisation : Mara Capraro, Emanuela Nanni
Bibliothèque d'UFR : Julie Darnand
BU Rodolphe Pesce : Marine Veydarier, Laure Merlo et Didier Moullet
Direction : Stéphanie Mandjee
Communication : Géraldine Grégoire

COORDINATION PAR LANGUE

Allemand : David Dominik Reitsam
Anglais : Chloé Giroud
Espagnol : Laurence Garino Abel
Italien : Nemola Chiara Zecca
Russe : Laure Thibonnier
Coordinateur pour le site de Valence : Vivien Todeschini

ÉTUDIANTS PRIMÉS

Allemand

Prix de poésie : « Gegen den Strom schwimmen », Amira Belkheir
Prix pour la profondeur de ses personnages : « Der Tanz der schönen Tagen », Daniel Ngueki
Prix de l'originalité : « Die Trauer », Aude Sibuet

Anglais

Premier prix : « Memory Meanders », Alice Civario
Deuxième prix : « Don't judge a book by his cover », Karine Drexler
Troisième prix : « The cactus' eyes », Lylou Chaffoin

Espagnol

Premier prix : « Llamada de auxilio », Moisés García Ávalrez
Deuxième prix : « Nadie se salva », Madeleine Moser
Troisième prix : « La arcilla que rodea el mi corazón », Safa Laatyaoui

Italien

Premier prix ex aequo : « La porta magica del passato », Essmahane Messaoudene Askratni
Premier prix ex aequo : « Sulle nuvole », Toni Rosso
Prix voyage à la découverte du pays : « Ribaltamento », Marie-Anne Bucci

Russe

Premier prix : « Слышу тебя сердцем », Yuliia Bychkova
Deuxième prix : « Последний день рождения », Anna Tovmasyan
Troisième prix : « Вечное счастье », Lilou Bouchard